

# PEROU FANTASTIQUE



par Bernard Goorden & Harry Belevan

Préface: "La prose fantastique est plus ancienne que vous le prétendez, messieurs les critiques autorisés", par B. Goorden. p. 1

Un fantastique d'inspiration religieuse.

-ANONYME QUECHUA (fin 16<sup>e</sup> siècle-début 17<sup>e</sup> siècle)  
"Le Jeune Homme qui vainquit le diable"  
("Tutupeka Llakta") p. 5

-RICARDO PALMA (1833-1919)  
"Le scorpion de Fray Gómez"  
("El escorpion de Fray Gómez") p. 61

-ABRAHAM VALDELOMAR (1888-1919)  
"Finis Desolatrix Veritas"  
("Finis Desolatrix Veritas") p. 79

Un fantastique sans intervention du surnaturel.

-CLEMENTE PALMA (1872-1946)  
"Les yeux de Lina" ("Los ojos de Lina") p. 66

-VENTURA GARCIA CALDERON (1886-1959)  
"La momie" ("La momia") p. 74

-CESAR VALLEJO (1892-1938)  
"Au-delà de la vie et de la mort"  
("Más allá de la vida y de la muerte") p. 85

La suite de "LA METAMORPHOSE", de Franz KAFKA.

-HARRY BELEVAN (1945).  
"Le revers de la médaille"  
("La otra cara de la moneda") p. 92

Illustration de couverture: Jacques Le Gay

Si l'époque à laquelle on peut faire remonter l'apparition de l'homme sur la Terre a fait couler beaucoup d'encre, le problème de l'époque (et du lieu) où la prose fantastique est ~~apparue~~ ~~commencée~~ seulement à en faire couler, n'en déplaît pas à la "critique autorisée". D'aucuns avaient en la tour joué en confinant le genre entre Cazotte et Métopassant, à une période relativement brève donc; d'autres situaient cette apparition en d'autres temps et en d'autres lieux, en l'occurrence les brumeux espaces germaniques, décrits dans le "romantisme noir", par exemple; d'autres encore, plus évertués -donc plus prudents-, avançaient les noms de précurseurs, originaires de divers horizons. Ces derniers, qui ne connaissaient pas nécessairement davantage les langues étrangères que leurs "collègues", nous semblent être les plus proches de la vérité et le moins partiaux, même s'ils ne s'aventurent pas à situer la prose fantastique avant le ~~milieu~~ milieu du dix-huitième siècle. Le grand drame du critique, en général, est qu'il ne peut consulter que des sources de ~~main~~ main, à défaut d'être à même de lire le document dans la langue originelle. Cela explique pourquoi il est parvenu à découvrir une telle profusion d'écrivains fantastiques dans une très hypothétique école française, à force d'idéaliser les fonds de tiroir, alors qu'il méconnaît des courants entiers et de longues traditions existant dans d'autres pays, voire dans un continent comme l'Amérique Latine, puisque c'est l'objet de notre propos.

(Une fois de plus, nous sommes en mesure de jeter un pavé

dans la mare -plaisir dont nous ne nous privons pas depuis 1974, au fil d'une trentaine de publications-. Mais nous présentons à nouveau un riche éventail de textes, pour la plupart inédits en langue française, dont un qui risque de bouleverser toutes les théories échaudées jusqu'à ce jour en matière de prose fantastique, en l'occurrence "Tutupeka Ilakkta" (littéralement "le village de Tutupeka"), ancien quechua, qui pourrait remonter à la seconde moitié du 16<sup>e</sup> (seizième) siècle -je dis bien: c'est-à-dire faire reculer l'origine de la prose fantastique d'au moins deux siècles-voire plus tôt. Cette longue nouvelle présente deux problèmes quant à sa datation précise: elle a été recueillie dans la tradition orale -vous vous souviendrez que les Incas ne disposaient pas d'une littérature écrite- et elle a, incontestablement, subi une influence chrétienne, à la suite de l'arrivée conquérante espagnole, tout en étant réactualisée partiellement, au fil des générations et sur le plan de la forme (ce qui expliquerait certains termes du vocabulaire relatifs à des objets européens). Abstraction faite de cette double remarque -puisque nous jouons honnêtement cartes sur table-, ce texte est remarquable, ne fût-ce que par sa longueur. Par ailleurs, s'il est vrai que l'on peut opérer un certain rapprochement avec le mythe de Médée, et compte tenu du parallélisme étroit qui existe entre le mythe et le conte populaire merveilleux et qu'a souligné Lévi-Strauss, il est néanmoins indubitable que "Tutupeka Ilakkta" est fantastique à part entière car la peur y vient en leit-motiv et sous-tend l'action jusqu'à la conclusion, qui ménage l'effet de suspense.

Sur le plan de la forme, nous distinguons deux parties dans le récit. La première adopte un ton rappelant peut-être celui de la parabole biblique, jusqu'à la fin des travaux de notre "Hercule"; la seconde consiste en une action rapide, se développant au rythme de la fuite des protagonistes et se dénouant de façon tragique, étant donné l'omniprésence du destin en toile de fond. Il s'agit, sur le plan thématique, d'un pacte avec le diable, un des plus anciens thèmes de la littérature fantastique, où le condor joue un rôle initial qui imprimera de façon déterminante le cours de l'action, mais la vie agricole pour décor.

Pour prévenir les détracteurs, qui ne manqueront pas de crier à la supercherie, signalons que le texte a été recueilli par le père Jorge A. Lira, dans la vallée de l'Urubamba et, pour être plus précis, dans le village de Marangani (province de Canchis, Cusco). Messieurs les critiques, tirez les conclusions -une fois n'est pas coutume-, la balle est dans votre camp!

Venons-en tout de même aux autres textes de notre sélection. Tout comme il n'avait pas retenu "Tutupeka Ilakkta" -mépris d'un intellectuel européanisé à l'égard de la culture quechua?... Je ne crois pas. Méconnaissance, plutôt-, mon ami Belaven n'avait pas jugé bon de retenir le conte de Ricardo Palma, le père des "Traditions péruviennes". En revanche, il aura eu le mérite de révéler à un plus large public les œuvres de Clemente Palma, fils du précédent, et Abraham Valdelomar, trop tôt disparu, ainsi que Ventura García Calderón et César Vallejo, plus connus; c'est à Belaven que nous devons en effet l'excellente "Antología del



cuento fantástico peruano" (1977), qui suivait de peu son étonnant recueil "Escuchando tras la puerta" (1975), dont nous avons extrait cette incroyable suite à "La metamorphose" de Franz Kafka.

Les autres textes proviennent respectivement: de "Cuentos malévolos" (1934), pour "Los ojos de Lina", de Clemente Palma, qui devait ultérieurement publier un autre recueil, "Historietas malignas" (1925), et un roman, "X. Y. Z." (1934); de "La venganza del condor" (1924), pour "La momie", texte très réputé de Ventura García Calderón; de "El caballero Carmelo" (1918), pour "Finis Desolatrix Veritas", de Abraham Valdelomar; et enfin de "Escalas melografiadas" (1923), pour "Elle alla de la vida y de la muerte", de ce grand poète qu'était César Vallejo, qui avait d'ailleurs obtenu un prix en 1921 pour ce texte.

L'école fantastique péruvienne comporte d'autres représentantes, dont nous n'avons malheureusement pas pu sélectionner les textes ici; j'ai cité Enrique López Albuja (1872-1965), un autre précurseur; ainsi que Carolina Carvallo de Nuñez (1915) et Marie Telleria Solari (1926), et messieurs Felipe Guandía (1927), Julio Ramón Ribeyro (1929) —plus connu peut-être—, José B. Adolph (1933), Eduardo González Viña (1941) et, surtout, Manuel Scorza (1928), grande révélation de ces dernières années, avec son fameux cycle de cinq romans, sans oublier Manuel Mejía Valera, deux derniers auteurs que n'avait pu sélectionner Selevan. Nous le retrouverons, lui, dans notre prochain volume, consacré à sa "Théorie du fantastique" (1976), après avoir publié son roman "La piedra en el agua" (notre N° 23).

## TUTUPAKA LLAKHTA OU LE JEUNE HOMME QUI VAINQUIT LE DIABLE.

Il était une fois un jeune homme, qui prenait quotidiennement la route pour tenter fortune aux jeux de hasard. Il faisait des paris tant avec les voyageurs qui montaient qu'avec ceux qui descendaient au village. Il avait beaucoup de chance, gagnait toujours et, de la sorte, se trouvait avec de l'argent en abondance. Un jour, il passa un muletier avec d'innombrables bêtes à la queue leu leu et fort chargées. Le jeune homme l'arrêta et lui dit:

—Disputons une partie, monsieur.

—Jouons pour nous amuser —répondit le muletier.

Ils jetèrent les dés et jouèrent. Le jeune homme prit le dessus dans un premier temps: il gagna les mules, leur chargement et, même, leur propriétaire. Le muletier lui fit alors une proposition:

—Rejouons.

Et ils disputèrent une seconde partie. Ce fut le muletier qui gagna cette fois-ci. Il récupéra les bêtes et même, leur chargement et l'argent; le jeune finit par être lui-même en gage. Le muletier lui déclara alors:

—Jeune homme, à présent tu m'appartiens. Je vais t'emmener dans mon village.

Ce muletier était le diable qui avait revêtu une apparence humaine. Le jeune homme ignorait qu'il s'agissait de lui en apparence et il lui répondit:

—Il ne m'est pas possible de me rendre dans ton village, aujourd'hui même, mais je prendrai la route dans peu de temps.

—Seul, tu ne pourras jamais atteindre mon village. Il faut marcher pendant trois mois. Cette agglomération s'appelle Tutupaka —lui déclara le diable.

—Quoi qu'il m'en coûte, je parviendrai à ton village —lui assura le jeune homme.

Ils mirent alors par écrit, de façon très claire, que le jeune homme avait un délai de six mois pour atteindre ce village. Et le diable de lui conseiller:

—Tu te feras faire trois paires de sandales en fer et une grande canne de liège. Tu marcheras ensuite pendant trois mois entiers jusqu'à mon village. Tu repèreras ton chemin en te guidant sur les traces laissées par mes mules.

Quand ils se furent mis d'accord sur tous les points,

ils prirent congé l'un de l'autre.  
Le démon, pressant les bêtes de somme, reprit la route en direction de son village. Ses mules marchaient à la queue leu leu, constituant une file immense et transformant le chemin en une poussière menue, qui s'élevait comme un nuage devant les yeux du jeune homme, qui comprit alors qu'il avait signé un pacte avec le diable lui-même.

Le jeune homme regagna son village et, à peine rentré en son foyer, il déclara à ses parents:  
-Mon père, ma mère, J'ai aujourd'hui joué avec le diable et j'ai perdu. Nous avons convenu que je me rendrais en son village dans six mois. Il m'en reste que trois à passer à vos côtés, tout en préparant mon long voyage.

Voulant signifier leur opposition, ses parents lui dirent:

-Il est impossible que tu t'en ailles.

Mais le fils répondit:

-Je ne peux rester en aucun cas. Je dois m'en aller comme convenu -et, leur montrant un document, il ajouta: Voici le pacte écrit.

A partir de ce jour-là, il se mit aux préparatifs pour le voyage. Il se fit faire trois paires de sandales en fer et une canne en bois de llokke, et préparer une bonne quantité de provisions de bouche et de viande froide. Le temps s'écoula rapidement; chaque mois passait comme s'il ne s'était agi que d'un jour.

Jusqu'au dernier moment, ses parents s'efforcèrent de le dissuader d'entreprendre son long voyage. Malgré cela, au terme du troisième mois, le jeune homme était décidé à partir. Il prit congé d'eux et se mit en marche, sachant si ce fut une marche vers la mort. Ses parents, inconsolables, lui avaient dit:

-Tu ne pourras pas sortir de l'enfer. Tu ne reviendras plus jamais.

-Je reviendrai si je parviens à vaincre le diable. Mais si je ne peux pas prendre la dessus, je ne reviendrai jamais plus -répondit leur fils en s'éloignant.

C'est sur ces mots que le jeune homme se mit à cheminer et à cheminer, nuit et jour, dans la direction du pays lointain, suivant les traces laissées par les mules. Près de trois mois s'étaient écoulés et c'est avec peine qu'il

put parvenir à la vue d'une mer énorme, sur le rivage de laquelle les traces des bêtes disparaissaient. On avait effacé les empreintes de ses mules marquées dans le sable et il était impossible de se rendre compte quelle direction elles prenaient. Les trois paires de sandales en fer étaient usées et cela faisait trois ou quatre jours que le jeune homme poursuivait sa marche sans s'alimenter. C'est alors qu'il parcourut les plages, à la recherche d'empreintes laissées par les mules du démon: il n'en trouva pas la moindre trace dans le sable. C'est alors qu'il aperçut une dame, accompagnée de deux petits enfants, qui était assise au sommet d'un monticule proche. L'un des enfants était relativement âgé et l'autre, tout petit. La dame les distrait en les faisant jouer, lorsque le voyageur s'approcha et, après l'avoir saluée, lui dit:

-Chère dame, permettez-moi de vous poser une question: dans quelle direction se trouve le village de Tutupaka?

La femme lui répondit:

-Pourquoi es-tu à la recherche de ce village?

-J'ai fait un pari avec Satan -déclara le jeune homme-. Le délai qu'il m'a accordé est bientôt révolu et si je n'arrive pas au village de Tutupaka, à l'échéance prévue, le diable m'emportera sur un char de feu.

-Je ne connais pas le village de Tutupaka. Cependant, je vais poser la question à mon jeune fils; peut-être sait-il, lui, où ce village se trouve -déclara la femme.

Et elle posa effectivement la question à l'aîné de ses enfants.

-Je ne connais pas non plus ce village -répondit le garçonnet.

Le jeune homme se mit alors à pleurer, en présence de cette noble dame qui, pensait-il, était la Sainte Vierge.

-Dites-moi, madame, ce que je dois faire dans ce cas -lui demanda le jeune homme sur un ton de supplique, tout en sanglotant.

La dame, qui n'était donc pas une femme ordinaire, ordonna à son fils:

-Mon fils, fais résonner la trompette dans les airs. Bats le rappel. Peut-être ceux qui volent ont-ils vu ce village.

Et l'aîné des enfants de souffler dans la trompette; il fit résonner l'instrument de telle sorte qu'il fût entendu

dans toute la région. Les couples d'oiseaux affluèrent alors et des bandes de petits volatiles peuplèrent la colline.

La noble dame, ayant raconté à tous les oiseaux de quoi il s'agissait, demanda à chacun d'eux:

-Connaissez-vous le village de Tutupaka?

-Non. Nous ne le connaissons pas -répondirent les divers volatiles.

-Vous pouvez repartir, dans ce cas. Je ne vous ai fait appeler que pour cela -déclara la Vierge.

Et les oiseaux s'envolèrent, en s'engouffrant dans les airs.

-Mon fils, fais une nouvelle fois résonner la trompette -ordonne la noble dame à son garçon. Et le clameur de la trompe se répercuta à l'infini dans l'espace, alimentée par le souffle du garçon. Il arriva aussitôt une multitude d'éperviers, d'aigles, de cathartes, de crécerelles et toutes sortes de grands oiseaux qui peuplent et sillonnent les cieux. Seul le condor ne fut pas au rendez-vous.

Après avoir raconté l'histoire à ces oiseaux, elle posa également la question à chacun d'entre eux:

-Où se trouve le village de Tutupaka? Le connaissez-vous?

Les différents oiseaux répondirent:

-Non, non. Nous ne l'avons jamais vu et nous ne le connaissons pas.

Et tous ces oiseaux s'en allèrent, lorsque la Vierge leur en donna l'autorisation. La Vierge appela ensuite, une nouvelle fois, à l'enfant:

-Souffla encore dans la trompette, mon fils, et le condor vint.

Le garçonnet fit résonner la voix puissante de l'escargot sonore, en le faisant vibrer de plus en plus haut. Ce fut alors le condor qui descendit.

-Connais-tu le village de Tutupaka? Où se trouve-t-il? -demanda la noble dame au mallku.

Et le condor parla:

-Le village de Tutupaka se trouve très loin. En s'y rendant par voie terrestre, il y en a pour deux mois de route. Le village de Tutupaka, ma noble dame, est le village du démon.

En apprenant cette nouvelle, le jeune homme se mit à pleurer.

-Que vais-je faire à présent, ô ma mère! -dit-il à la Sainte Vierge- Puisque je suis en votre présence, je vous supplie de m'aider d'une façon ou de l'autre.

La Vierge demanda alors au roi des airs:

-Je suis certaine que tu connais ce village. Quel est le chemin le plus court pour y accéder?

Le condor répondit:

-Le chemin coupe à travers la mer. Pour lui, elle constitue l'équivalent d'un pont. Il marche dessus. La voie terrestre est fort longue. L'océan s'étend très loin. Ce jeune homme se trouve pour le moment tout juste à mi-chemin.

La Vierge dit au condor:

-Toi, mallku, tu vas conduire ce jeune homme.

-Bien, ma souveraine -dit le condor.

La Dame fournit quelques pains au mallku et au jeune homme. Ils mangèrent tous deux ces morceaux et se rassasièrent. La Vierge dit ensuite au jeune homme:

-Ce seigneur de l'espace pourra te conseiller. Contente-toi de suivre ses instructions. -Puis elle ajouta à l'adresse du condor-: A présent, emporte-le.

Le mallku fit monter le jeune homme sur son dos et l'avertit:

-Garde les yeux bien fermés. Tu ne dois les ouvrir en aucun cas. Lorsque je dirai "regarde", seulement alors tu les ouvriras.

Il emporta le jeune homme dans les airs. En volant nuit et jour, il lui fit franchir la grande mer. Ils frayèrent un chemin au beau milieu de l'immense océan. Ils voyagèrent pendant trois nuits et trois jours d'affilée. Au terme de la traversée, le mallku s'adressa au jeune homme:

-Ouvre les yeux et regarde.

Le jeune homme ouvrit les yeux et vit qu'ils avaient franchi l'océan. Le mallku fit descendre l'homme, l'ayant déposé dans une plaine au loin. Il lui déclara alors:

-Ce que tu aperçois est le village de Tutupaka.

Et lorsque le voyageur regarda dans la direction que le condor indiquait, il découvrit une agglomération couverte d'une fumée épaisse qui tremblait dans le lointain. Tous les édifices étaient coiffés de toits de zinc et la réverbération était perceptible de loin. Le mallku se mit alors à donner des conseils et des instructions au



jeune homme:  
-Ne pénètre pas immédiatement dans le village. Prends d'abord du repos en cet endroit-même. C'est là-bas que réside ton adversaire.

A ce moment, trois jeunes filles s'approchèrent pour aller se baigner dans la mer. La première était vêtue de jaune, la deuxième de vert et la dernière de pourpre. Le mallku poursuivit:

-Ces trois jeunes filles qui approchent sont les filles du démon. Celle qui est vêtue de vert va se dénuder sur le rivage. Surveille beaucoup d'attention l'endroit où elle laisse ses vêtements. Tu dois lui subtiliser ses vêtements qu'elle te vole et tandis qu'elle sera en train de se baigner. Tu dissimuleras très soigneusement cette robe verte et tu feindras ensuite de n'avoir rien vu. Après avoir pris son bain, elle sortira de l'eau et cherchera ses vêtements. Elle s'approchera de toi et te posera la question, mais tu n'avoueras pas que c'est toi. A la limite, tu pourras lui déclarer: "Je n'ai vu aucun vêtement", car en te précipitant dessus, tu auras pris soin de regarder ailleurs. Tu trouveras, en même temps que sa robe, ses anneaux et une agrafe en or sur sa blouse. Tu les en sortiras et tu enterreras ces bijoux à l'écart. Elle reviendra t'interroger lorsque ses sœurs seront parties en la laissant seule. Elle lui suppliera avec insistance: "Rends-moi mes vêtements, donne-les-moi, s'il-te-plaît. Je sais que c'est toi qui les as". Et elle répètera en te pressant: "Rends-moi mes vêtements, remets-les-moi de toutes façons". Cédant à ses exigences, tu lui révéleras le motif de ta présence en ces lieux et tu lui diras: "J'ai signé un pacte avec ton père, c'est pourquoi je suis venu. C'est aujourd'hui l'échéance et je dois me présenter à lui".

Ce sont les instructions que lui donna le mallku. Et il lui conseilla en outre:

-Tu lui rendras ensuite ses vêtements mais pas les bijoux. "Je te rends tes vêtements à condition que tu m'aides à faire quelque chose quand je serai chez toi", vas-tu lui dire. La jeune fille se retirera alors avec ses vêtements en te disant: "Sois sans crainte, je ferai ce que je pourrai pour te venir en aide. Je t'accorderai ce que tu me demanderas". Mais elle reviendra une fois encore. "Mes an-

neaux se trouvaient dans mes vêtements et je ne les trouve plus", te dira-t-elle. Tu dois lui répondre: "Je n'ai trouvé que ta robe, je n'ai vu aucun anneau". Tu ne dois rien déclarer de plus. C'est alors, afin que tu lui rendes ses anneaux, qu'elle fera allusion à une certaine affaire. Ce sera seulement alors que tu prendras la parole et que tu concluras un accord à l'amiable. C'est également à ce moment que tu évoqueras l'assistance qu'elle devra te prêter chez elle. Quand tu lui auras arraché une promesse ferme, tu lui rendras ses deux anneaux. Mais en aucun cas tu ne lui rendras l'autre bijou.

Voilà les instructions précises que lui donna le mallku; quand il eut terminé, il reprit son vol par dessus les montagnes.

Le jeune homme resta sur place, comme le lui avait conseillé le condor. Sans les perdre de vue, il regardait avec ravissement les trois belles jeunes filles qui atteignirent la plage, se dévêtirent et, abandonnant leurs vêtements sur le rivage, pénétrèrent peu à peu dans la mer pour s'y baigner. Elles plongèrent presque jusqu'à la profondeur de l'océan; elles se laissèrent ensuite flotter sur les ondes et s'amusaient à jouer et à nager.

Sur ces entrefaites, le jeune homme rampait discrètement jusqu'à la robe verte et s'en emparait. Il en fit un ballot qu'il dissimula soigneusement en s'asseyant dessus, tranquillement, comme s'il n'avait rien fait, et en regardant dans la direction opposée.

Après s'être baignées, les demoiselles sortirent de l'eau. Chacune d'elles alla recueillir ses vêtements. Deux d'entre elles se vêtirent et la troisième se mit en quête de sa robe. Les trois jeunes filles s'aperçurent de la présence du jeune homme. Celle qui avait perdu ses vêtements s'approche de lui pour lui demander:

-Monsieur, auriez-vous par hasard ramassé mes vêtements? Je les avais laissés sur le rivage le temps de me baigner dans la mer.

-Je n'ai pas vu le moindre vêtement -répondit le jeune homme-. Je me suis effondré ici dans un état de fatigue tel que je n'aurais eu la force de soulever un vêtement.

La demoiselle regagna alors l'endroit où elle avait laissé ses vêtements et elle poursuivit ses recherches mais ne les retrouva point. Ses deux sœurs retournèrent à la maison

mais elle se rendit une nouvelle fois à l'endroit où était couché le jeune homme et lui dit:  
-Il n'y a que toi, monsieur, qui puisse avoir mes vêtements. Je te prie de me les rendre. Je te donnerai en échange ce que tu me demanderas.

Le jeune homme lui répondit alors:  
-J'ai signé un pacte avec ton père et je dois me présenter à lui aujourd'hui.

Et la jeune fille de lui répondre à son tour:  
-Je sais qui tu es. Ce matin, mon père a dit: "Un homme viendrait d'être arrivé aujourd'hui mais il n'est pas encore là. Je vais aller lui accorder jusqu'à la tombée de la nuit, mais s'il n'arrive pas d'ici là, j'irai le chercher à bord d'un char de feu". Cet homme, ce doit être toi. Je veillerai sur toi chez nous. Je te donnerai ce que tu me demanderas. La seule chose que je te demande, c'est de me rendre mes vêtements.

Le jeune homme la supplia à son tour:  
-Je te prie aussi de me venir en aide en tout ce que ton père exigera de moi.  
La jeune fille promit au jeune homme de lui accorder tout ce qu'il voudrait. Il lui rendit alors ses effets.

Elle se retira pour aller se vêtir. Lorsqu'elle fut vêtue, elle revint à l'endroit où se trouvait le jeune homme et lui dit:

-Dans mes vêtements, il y avait deux anneaux et une agrafe en or pour ma blouse. Aie la bonté, monsieur, de me remettre mes bijoux.

-Je n'ai vu aucun anneau. La seule chose que j'ai trouvée, c'est la robe -déclara le jeune homme et il s'enferma dans un mutisme opiniâtre. La jeune fille insista, le poussa dans ses derniers retranchements, en disant:

-Tant mon père que ma mère vont me gronder. "Où as-tu laissé tes bijoux? Où les as-tu égarés? Va les chercher!", me diront-ils. Je te supplie de me les rendre.

Mais le jeune homme s'obstina à nier tout:

-Je n'ai rien vu. Je n'ai rien.

La jeune fille lui fit alors une proposition:

-Ecoute, j'aimerais être ta compagne. Si tu promets de te marier avec moi, je te protégerai de tout quand nous serons chez moi.

Troublé, le jeune homme lui répondit:

-D'accord!

La jeune fille donna alors au jeune homme des instructions en ce sens:

-Prends cet anneau, qui te protégera, s'il devait arriver quelque chose chez moi. Suis-moi à présent et entre dans l'habitation où j'entrerais. Ensuite, tu t'adresseras à mon père en ces termes: "Monsieur, combien ce voyage m'a coûté! Que votre maison est loin! Mais j'ai tenu parole et me voici". Tu lui parleras de la sorte. Et mon père lui dira: "Entrez, mon jeune monsieur, essayez-vous et mangeons ensemble". Tu verras, étendu dans un coin, à proximité de la porte principale, un énorme chien de garde du nom de "Ninassu". Tu iras te reposer près de lui. À cet endroit, tu te feras servir un repas somptueux. Tu le recevras mais tu ne dois pas le manger. Tu le donneras à Ninassu. Mon père te dira ensuite: "Allez prendre du repos dans cette chambre à coucher". Toi, tu repèreras une petite chambre avec une porte verte, qui sera entrebâillée. Toutes d'autres couleurs seront fermées. Mon père te conduira à l'une de ces dernières: "Acceptez mon hospitalité dans cette chambre", te dira-t-il. Tu lui répondras "Veuillez m'excuser, grand seigneur, mais je ne peux pas loger là" et, franchissant la porte verte, tu te jetteras sur le lit. Tu ne dois accepter que ce lit et en aucun cas tu ne dois goûter les potages qu'il t'offrira. Je veillerai à t'apporter des aliments pendant la nuit et c'est alors que je te dirai ce qu'il conviendra de faire chaque jour.

Ce sont les instructions précises que lui donna le jeune homme et ensuite ils se séparèrent. Elle prit de l'avance et il la suivit de loin, le moins possible le monde s'écartant de ses traces. Il entra par la même porte qu'elle et se laissa tomber sur le sol.

-Seigneur, combien je suis fourtu! -dit le jeune homme en s'écroulant sur le plancher.

Un énorme chien dormait, affalé, dans un coin de la maison. Le jeune homme s'étendit presque à côté de l'animal.

-Ce que je demeure peut se trouver loin, mon seigneur! -dit le voyageur- Mais j'ai fini par arriver, le jour précis que tu m'avais fixé.

Le démon, qui était alors assis à table et s'apprêtait à manger, lui répondit:



Ah! Je me disais justement, en observant le chemin:  
"Quand est-ce que ce jeune homme va arriver?" -Il le  
convia aussitôt avec courtoisie: Entrez monsieur.  
Asseyez-vous et mangeons ensemble.  
-Puissant souverain, je ne le pourrai car je suis très  
fatigué. Laissez-moi reposer ici -déclara le jeune homme  
en s'excusant poliment.

Le seigneur des enfers lui fit alors servir un repas co-  
pieux à l'endroit même où il s'était effondré. Il lui fit  
apporter une grande variété de potages que le jeune homme  
reçut en toute courtoisie. Mais le jeune homme tendait le  
contenu des plats au chien de garde, qui dévora tout en  
un clin d'oeil. Le jeune homme rendit la vaisselle, fei-  
gnant de s'être servi.

-Mon souverain, je vous rends grâce. Que notre Seigneur  
vous récompense de votre générosité -dit-il en guise de  
remerciement, en rendant les assiettes.

Le démon veille à ce que ses domestiques retirent le  
service, tandis que le jeune homme restait étonné dans son  
coin, à proximité de la porte, repérant discrètement quel-  
le chambre était ouverte. C'est ainsi qu'il vit la petite  
chambre à la porte verte et entrebâillée alors que celles  
des autres étaient hermétiquement fermées.

Satan lui désigna une pièce et lui dit:

-Dormez ici, monsieur, et reposez-vous.

Le voyageur s'excusa alors:

-Grand souverain, veuillez m'excuser mais je ne peux pas  
entrer dans cette chambre à coucher fermée. Je prie  
de vous permettre de goûter votre hospitalité dans cette  
petite pièce qui est ouverte -dit-il en pénétrant effec-  
tivement dans la petite chambre. Et il s'étendit même  
sur les pavés.

Voyant cette attitude, le démon dut se résoudre à faire  
installer un lit dans la pièce choisie par le jeune homme.  
L'hôte accueillit le lit, le fit lui-même et s'allongea  
dessus pour dormir.

Le même soir, le démon convia à nouveau le jeune  
homme à sa table.

-Tenez-moi compagnie, maintenant. Asseyons-nous ensemble;  
on servira un potage -lui dit-il avec politesse.

-Pardonnez-moi, mon seigneur. J'éprouve une fatigue telle-  
ment atroce que je n'aurai pas la force de lever -

dit le voyageur en guise d'excuse.

-C'est bon. Reposez-vous et ramettez-vous de votre longue  
marche. J'ordonnerai que l'on vous apporte à manger dans  
votre chambre. Mais, tôt demain matin, vous devrez être  
debout pour me faucher un petit lopin de terre. Un ser-  
viteur y conduira.

-C'est bon, seigneur -répondit sèchement le jeune homme.

Ce soir-là, le diable fit en sorte qu'un domestique ap-  
porte au jeune homme la nourriture dans sa chambre. Mais  
ce dernier ne toucha à rien: il donna tout au chien de  
garde.

A minuit, la fille du démon pénétra dans la chambre,  
apportant des aliments. Le jeune homme mangea ce que lui  
offrait la jeune fille. Elle lui demanda ensuite:

-Que t'a ordonné ton père?

-Il m'a dit que demain il me faudrait faucher un petit champ  
de blé, où conduire un serviteur.

-Ce champ de blé est immense! Tu n'en viendrais même  
pas à bout après dix ans. Mon père est un tyran, qui t'a  
ordonné cela pour te faire plier. Dieu sait de quelles au-  
tres tâches impossibles il te charge.

-Et comment vais-je m'acquitter de cette tâche-ci? -de-  
mandait le jeune homme.

La jeune fille lui dit:

-Au lieu de celui que tu es, je vais te donner cet autre  
anneau, qui tu diras: "Petit anneau, précieux petit an-  
neau! Je voudrais que ce champ de blé soit nettoyé, fauché  
et que le blé soit couché". Lorsque tu auras proféré ces  
paroles, tu abandonneras l'anneau sur le champ de blé. Mais  
suprême, tu iras faucher du blé, afin que le guide te  
voie travailler. Ensuite, tu le mettras en gerbes; après,  
tu disposeras la faux dans la position adéquate pour cou-  
per la moisson. Enfin, tu te prosterneras, face contre  
terre, pendant que la faux coupera toute seule la moisson.  
Il n'y aura plus que tes oreilles qui entendront le bruit  
de l'orge coupée et rien d'autre ("Kkhachekki... Kkhachekki!  
... nikan ruturparinkkaku!"). Cet anneau dirigera les opé-  
rations de la récolte. Quand on n'entendra plus le bruit de  
la faux ("Maanan, Kkhachekki... Kkhachekk... ninkkafachu"),  
tu lèveras les yeux et tu regarderas. Intentionnellement,  
tu resteras encore quelque temps sur le champ de blé. Tu  
reviendras ensuite à la maison et, dès que tu arriveras,

tu déclareras: "Je viens à peine de terminer la moisson, grand souverain. Tes champs de blé sont terriblement vastes".

Voilà les instructions que la jeune fille donna au jeune homme. Et lorsqu'elle eut terminé, ils passèrent ensemble le reste de la nuit.

À la première lueur de l'aurore, la jeune fille regagna sa propre chambre.

Elle prépara aussitôt le petit déjeuner du jeune homme, comme le font habituellement les gens de la campagne. Elle lui donna de la viande froide. La viande du démon était immonde, mais la jeune fille lui apporta de riches mets garnis.

Au petit matin, un domestique, envoyé par le diable, apporta un petit déjeuner au jeune homme dans sa chambre où il avait dormi. Le jeune homme reçut le déjeuner mais il le jeta dans le pot de chambre. Il se leva ensuite du lit et sortit.

Le démon avait fait en sorte qu'on lui ramène une faux à ce moment-là et que son intendant le conduisit jusqu'au champ de blé. Ce dernier le mena seulement jusqu'à la lisière des blés.

Voici le lopin de terre ensemencé -lui dit-il et il s'en alla.

Le jeune homme fit semblant de couper le blé, uniquement pour que l'intendant le voie et il mit les premières gerbes en tas.

Après, se conformant aux instructions de la fille du démon, il mit la faux dans la position de couper la moisson et il répéta les mots magiques qu'elle lui avait appris:

-Petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que ce champ de blé soit nettoyé et fauché avec un soin extrême.

Ayant proféré la formule magique, il plaça l'anneau sur la gerbe fraîchement coupée.

Devant ses yeux, le champ de blé s'étendait à perte de vue, couvrant coteaux et ravins. Malgré cela, il se prosterna, face contre terre. D'elle-même, la faux se mit à coucher systématiquement les blés et le jeune homme avait l'impression d'entendre travailler une multitude. Il percevait le bruit particulier de la paille que l'on fauche ("Kkhachekki!... Kkhachekki!... nispas kuchuykualanku").

La faux ne dura pas longtemps. Quand cela fit un bon moment que la faux s'était tue, le jeune homme leva les yeux et se mit à regarder autour de lui. Tout était coupé à même hauteur et c'était beau à voir. L'anneau se trouvait toujours à l'endroit où il l'avait laissé. Le jeune homme se relève, non sans un certain respect.

"Ce que la jeune fille m'avait dit était vrai" songea-t-il. "Il me faut de toutes manières l'épouser".

Il poursuivit en marquant un instant d'hésitation: "Je vais rester ici à ne rien faire, car si je rentre tout de suite, le maître va me dire: "Tu es fini aussi rapidement?"

Il resta un bon moment absorbé dans ses pensées, lorsqu'une lettre apparut soudain devant ses yeux. Il la ramassa et la lut. La fille du démon lui envoyait un message urgent. Quand il eut fini de le lire, il résolut de rester sur place. Il ne quitta la maison qu'à la tombée du soir et se présenta devant son maître.

-J'ai terminé, seigneur, la faux que tu m'avais ordonnée. Tes terres ensemencées étaient vastes et c'est avec peine que j'en suis venu à bout -lui dit-il.

-Tu es pu à venir à bout? Prends garde de ne me mentir -lui dit son maître, d'un air préoccupé.

-Si tu ne me crois pas, dépêche un émissaire pour vérifier -répondit le jeune homme.

-Ainsi donc... -dit satan, en faisant un signe de tête dubitatif-. Demain tu prépareras l'aire et tu y rassembleras la récolte.

-C'est bon, mon seigneur -répondit le jeune homme.

Cette nuit-là, quand tous se furent retirés pour dormir, la jeune fille rendit une nouvelle fois visite au jeune homme dans sa chambre à coucher et elle lui demanda:

-As-tu bien tout fait comme je te l'ai dit?

-Oui. J'ai suivi tes instructions à la lettre -déclara le jeune homme-. Tout ce que tu m'avais annoncé s'est réalisé: le blé est complètement coupé.

La jeune fille lui posa une autre question:

-Quelle tâche mon père t'a-t-il confiée pour demain?

-Il m'a dit de préparer l'aire et d'y rassembler la moisson.

La jeune fille lui donna alors de nouveaux conseils et de nouvelles instructions:

-Prends soigneusement note. Demain, tu demanderas deux

grosses cordes, mais qui soient très longues. Tu dois demander cela et tout ce qui est nécessaire pour [ ] le grain sur l'aire. Mon père s'y opposera en disant: "Pourquoi as-tu besoin d'autants de choses? Dans notre village, nous ne pouvons [ ] passer [ ] ustensiles", vas-tu lui répondre. Alors seulement, ils te donneront ce que tu [ ] demandé et tu pourras te mettre en marche vers l'aire, où tu prépareras le travail, [ ] rien oublier. Lorsque [ ] les outils agricoles seront prêts pour [ ] la besogne, tu diras: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je désirerais à présent que l'aire soit complètement dégagée". Après avoir proféré ces paroles, tu te prosterneras, face contre terre, et, au bout d'un moment, tu observeras le champ: l'aire sera totalement plane, [ ] belle plaine. Tu dérouleras alors les cordes et tu déposeras [ ] les quelques gerbes; ensuite, tu diras ce qui suit: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais à présent voir toutes les gerbes de blé entassées sur l'aire, parfaitement rangées". C'est ainsi [ ] tu dois procéder -dit pour finir la jeune fille et elle s'endormit aux côtés du jeune homme.

Le lendemain matin, au point du jour, la jeune fille servait le petit déjeuner [ ] son aïeul, comme le veut la coutume chez les paysans. A [ ] moment, satan se mit [ ] crier [ ] chambre:

-Servez [ ] petit déjeuner [ ] cet homme. Il doit aller travailler sur l'aire -dit-il d'une voix énergique.

Les domestiques apportèrent un petit déjeuner à l'étranger, qui leur demanda les outils pour le travail. Donnez-moi [ ] qu'il faut pour le fenaison. J'ai besoin, [ ] outre, de deux cordes, les plus longues possibles -leur dit-il.

Les domestiques retournèrent chez le démon.

L'étranger demanda deux cordes, les plus longues possibles -lui dirent-ils.

Pourquoi a-t-il besoin [ ] tout cela? -demanda satan.

Il [ ] dit qu'ils avaient l'habitude de travailler de la sorte chez lui -i'informèrent-ils.

Satan ordonne alors à l'un de ses sujets:

Qu'importe! Donnez-lui ce qu'il demande!

C'est ainsi que l'on fournit au jeune homme tous les ustensiles agricoles qu'il avait demandés. Dès qu'il les eut reçus, il se dirigea vers le champ de blé. Ayant atteint le

cime où se trouvait l'aire, il [ ] mit à disposition les outils pour vanner le grain et il installa religieusement l'anneau magique sur le sol. Il [ ] prosterna, face contre terre, et il prononça les mots magiques:

-Petit anneau, précieux petit anneau! Je désirerais cette fois [ ] tout ceci soit égalisé, coupé à ras du sol.

Au [ ] de quelques instants, lorsque le jeune homme se releva, l'aire était merveilleusement plane. Il disposa alors les cordes afin de maintenir compactes les ballots de blé. Il prononça ensuite les mots magiques:

-Petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que toutes les gerbes de ce lieu soit parfaitement entassées en ballots. [ ] prosterna une nouvelle fois, face contre terre, et il entendit qu'on soulevait les gerbes, au bruit caractéristique de la moisson que l'on attache, que l'on charge sur l'épaule et que l'on transporte (Llutas "Seukki... Seukki... Seukki... nieläkkäs phichatak kokerirkkerinku"). Après quelques instants, quand les bruits [ ] furent tus, l'homme [ ] redressa et, agréablement surpris, put constater que la récolte était parfaitement entassée sur l'aire. Ensuite, il [ ] le prodigieux bijou, avec un profond respect.

Le jeune homme se rendit compte qu'il était encore fort tôt. C'est alors qu'apparut, devant lui, [ ] missive de la jeune fille, qui disait: "Mon père a secrètement dépêché un observateur. Mets-toi au travail [ ] ne reste pas assis".

Un homme averti en valant deux, il s'attela à la tâche, feignant de glaner les épis qui étaient restés dans le champ. Sur ces entrefaites, l'émissaire était arrivé et l'épiait. Après un [ ] moment, alors que le jeune homme avait ramassé une partie des épis disséminés, l'émissaire retourna faire son rapport à satan et lui dit: "Ce type [ ] en train de travailler".

Le jeune homme regagne également la demeure de satan. Ce dernier, quand il le vit, lui demanda:

-Tu [ ] fini ton travail? Tu t'es acquitté de ta tâche?

-Je l'ai fini, seigneur. Voilà, je te rends les outils que tu as mis à ma disposition.

Et, [ ] ajouter une parole, il [ ] sa chambre, pour s'y jeter sur le lit. Le maître [ ] céans ordonna qu'on lui porte de quoi se restaurer. Il reçut les aliments [ ] s'il avait l'intention [ ] les manger, mais il donna tout [ ] chien, Ninasau. Il [ ] toucha absolument à rien. Ce soir-là, le démon



Quint ■ sa porte et lui annonça:  
-Demain, tu conduiras les bêtes pour leur faire battre le blé.

Le jeune homme lui répondit, sur un ton d'indifférence:  
-C'est bon, seigneur.

A minuit, lorsque tous furent couchés, la jeune fille vint rendre visite à son hôte, ■ lui apportant des aliments. Après l'avoir servi, elle lui demanda:

-Qu'est-ce que mon père t'a ordonné de faire demain?

-Il m'a dit d'aller battre le blé ■ le faisant piétiner par les bêtes -lui dit le jeune homme.

La jeune fille lui rétorqua:

-Il te sera impossible de déplacer les bêtes jusqu'à là.

Elles te tueraient, car elles sont très sauvages. Tu dois demander ■ mon petit ■■■■■ de le faire. Tu ouvriras d'abord la porte de l'enclos des mules et, sur ■ seuil même de sa porte, tu dois dire: "Petit ■■■■■, précieux petit anneau! Je désire ■ présent que ces bêtes se retrouvent sur la cime de l'aire". Lorsque les animaux y seront, tu prélèveras quelques gerbes. Tu les éparpilleras ■ cercle au milieu ■ l'aire ■ tu diras: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais maintenant que cette récolte de blé soit uniformément répartie sur le ■■■■ et prête ■ être battue par les animaux". Tu diras ensuite: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je souhaiterais à présent que ce blé soit disposé ■ manière à pouvoir être vanné". Et lorsque le grain formera un monticule, tu diras: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que ces animaux se retrouvent dans leur enclos!".

Après lui avoir donné des instructions ■ ce sens, la jeune fille se coucha à côté du jeune homme.

Au petit matin, elle lui dit:

-Tu ne dois pas absorber la moindre bouchée des viandes que te fait apporter ■■■■ père. Tant que tu séjourneras dans cette maison, il n'y a que moi qui dois te servir. Si, par malheur, tu mangerais la nourriture de mes parents, tu deviendrais l'esclave de ■■■■ père.

Fort de cet avertissement, le jeune homme lui demanda:  
■■■■ serait-il pas possible que je vienne te rendre visite dans ta chambre?

-Non. Mes sœurs s'en rendraient compte et elles iraient le raconter à nos parents. Ces derniers ne voudront jamais

que nous ■■■■ marions. Ils veulent que nous, leurs filles, restions célibataires toute notre vie. Les parents de ce village exigent cela de leurs enfants. C'est pour cela que je veux ■■■■ marier ■■■■ toi. Le moment venu, nous irons vivre dans ton village et tu pourras voir ■■■■ je te soignerais bien et ■■■■ je t'aiderais.

-Je suis d'accord ■■■■ toi, sur tous les points. Il n'est pas possible que, si tu t'occupes de moi et que tu es prévenante ■■■■ ■■■■ égard, tu ■■■■ d'être mon épouse.

Ils ■■■■ parlèrent que ■■■■ cela jusqu'au lever du jour, jusqu'au premier chant du coq.

Ce matin-là, ■■■■ jeune fille servit ■■■■ ■■■■ ■■■■ un petit déjeuner extraordinaire. Chaque matin, elle y mettait le même soin extrême et n'oubliait jamais sa viande froide quotidienne. Elle le faisait manger soigneusement, lui réservait les meilleures viandes et le soignait avec amour.

■■■■ un moment donné, le démon cria de sa chambre:

-Apportez son petit déjeuner à ■■■■ homme -ordonna-t-il à ses domestiques-. Il doit partir pour aller battre le blé. Dépêchez-vous! -dit-il avec insistance.

Les serviteurs s'empressèrent d'obéir et communiquèrent au jeune homme:

-Le maître dit que tu dois partir à l'instant pour aller battre le blé.

Le jeune homme sauta prestement de son lit. Satan se leva simultanément et, prenant une petite fourche, il le remit ■■■■ jeune homme ainsi que, en guise de balai, une étrille, pourvue d'un gros manche.

-Je ne peux pas travailler avec cet outil qui est un enchevêtrement de fil ■■■■ fer barbelé -grogna le jeune homme-. Donnez-moi un balai ■■■■ ■■■■ -demanda-t-il, fâché. Et Satan ■■■■ lui donner une petite fourche normale, un balai ■■■■ et un aiguillon de bouvier.

Chargé de ■■■■ outils, le jeune homme se rendit à l'écurie, en ouvrit ■■■■ porte et répéta l'incantation:

-Petit anneau, précieux petit anneau! Je veux que ces mules ■■■■ retrouvent ■■■■ l'instant même au sommet de l'aire.

Il avait à peine prononcé les paroles magiques que les mules ■■■■ mirent à trotter d'elles-mêmes, en file indienne. Elles trottèrent directement jusqu'à la cime de l'aire, à l'image d'une bobine de fil qui se déroule. Le jeune homme suivait les animaux, à distance respectueuse.

Les mules atteignirent rapidement l'aire; le jeune homme y arriva peu après. Il souleva ■ bout de bras un ballot de blé, l'éparpilla ■ cercle et plaça, avec dévotion, le petit anneau sur le sol.

-Petit anneau, précieux petit anneau! -s'exclama-t-il- ■ voudrais que tout le blé qui est entassé sur cette aire soit uniformément éparpillé ■ la ronde afin d'être piétiné et battu par les mules.

Il se prosterna ensuite, face contre terre, et entendit que la moisson répandue laissait échapper un bruit ■ paille croquante ("Seukki!... Seukki!... Seukki nispaa palaykko kkaparin").

Lorsque le jeune ■ se redressa ■ bout d'un moment, il put constater que le blé était complètement répandu sur toute la plaine. Il plaça alors la petite fourche dans la position adéquate pour soulever les gerbes. Il disposa le balai dans celle de balayer et, après avoir fait claquer ■ petit fouet en l'air, il le plaça ■ centre ■ l'aire. Il prononça ensuite la formule magique:

-Petit anneau, précieux petit anneau! ■ désire que, dès cet instant, la moisson soit piétinée et complètement hachée par les mules.

Il se jeta aussitôt à terre, derrière des bottes de paille, tandis que les mules se mettaient à piétiner le blé. Tout comme dans les enclos, où se trouvent beaucoup d'animaux, on entendait les épis craquer et gémir sous les sabots ■ mules, ■ cris s'échappaient ■ la moisson éventrée sur toute l'immensité de la plaine. Le battage des blés se passait ■ si des êtres invisibles poussaient les bêtes à trotter sur les épis, ■ un tumulte fou. Mais seules les oreilles de l'homme percevaient tout cela.

Ensuite, on n'entendit plus rien. Lorsque le silence ■ fut appesanti depuis un bon moment, l'homme leva la tête, émergeant de ses bottes ■ paille, et vit que les céréales étaient complètement hachées et que les bêtes, regroupées, restaient calmement au bord de l'aire, récupérant. Il s'adressa alors une nouvelle fois à l'amulette:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Comme j'aimerais que cette moisson battue soit réunie ■ un seul, grand, tas, prête à être vannée.

Et il se jeta ■ terre. Ses oreilles attentives entendirent ■ moisson, balayée, être assemblée et entassée ("Scheukki!...

Scheukki!... nispaa kkachirkkospa").

Lorsqu'il leva les yeux, il aperçut devant lui la moisson entassée. C'était ■ belle butte, colossale; elle ressemblait aux immenses dénivellations des dunes.

Et il répéta la phrase rituelle ■ l'amulette, pour que les mules regagnent leur écurie:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je désirerais que les ■ se retournent, tout droit, d'où elles viennent.

S'étirant comme ■ cordon infini, les animaux s'engagèrent, ■ la vitesse de l'éclair, sur la route qui menait à la grange. Le jeune homme resta sur ■ cime, où avait lieu ■ battage du blé. Il regagna ■ logement beaucoup plus tard.

Le démon se trouvait ■ l'entrée ■ la demeure et le jeune homme lui dit:

-J'ai terminé, puissant seigneur. Le blé ■ été complètement battu, soigneusement décortiqué et les gerbes sont totalement pulvérisées.

-C'est formidable! -s'exclama satan- Mais demain il te faudra ■ grain. Tu le transporteras à dos de mulets, en veillant ■ ne pas perdre le moindre grain.

-C'est parfait, grand souverain et seigneur -répondit le jeune homme, sans ajouter un mot de plus.

Le soir, il s'abandonna au sommeil, jusqu'à ce que la jeune diablesse vienne lui apporter ■ repas et le serve. Pendant qu'il mangeait, la jeune fille lui demanda:

-Qu'est-ce que mon père ■ a dit aujourd'hui?

-Il ■ ordonné de vanner le grain demain.

-Il est impossible que tu puisses ■ tout seul tant de blé. ■ sois tranquille, ■ petit anneau fera tout le travail. Tu le supplieras de ■ façon suivante: "Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que ce grain soit vanné et qu'il soit tout propre et pur". Tu demanderas également ■ autre balai et tu placeras les deux balais dans la position adéquate pour balayer. Tu introduiras les deux petites fourches ■ part et d'autre de la butte de grain. Il te suffit d'invoquer l'anneau et il se chargera de tout.

C'est en conversant ■ la sorte que la jeune fille et le jeune homme s'endormirent.

Le jeune fille prépara, très tôt le matin, un bon petit déjeuner pour le jeune homme et elle le servit. Elle n'omit

pas plus de lui donner de la viande froide pour la collation.

Le matin, satan commença à brailler de son lit:  
-Que cet homme aille immédiatement verser le grain. Donnez-lui son petit déjeuner -crie-t-il de sa chambre.  
-Le maître dit que vous devez aller sans retard procéder au vannage du blé -disent les domestiques au jeune homme, pendant qu'ils lui servaient un petit déjeuner.

Le jeune homme leur demanda:  
-Il faut que vous me donniez une petite fourche et un balai supplémentaires.

Lorsqu'ils lui remirent ce qu'il avait demandé, mettant les outils sur l'épaule, il s'éloigna.

Lorsqu'il atteignit le cime de l'aire, il plaça un balai sur chaque côté du monticule des céréales ainsi que les deux petites fourches. Il disposa au milieu de l'aire la pierre-autel ("Muhu runitaa chureykun chaupi pan-paman"). Il déposa dessus le petit anneau.

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je te supplie de faire en sorte que le blé soit propre et pur, complètement et soigneusement vanné -demanda-t-il au bijou.

Et il jeta prestement le grain sur la terre. Un vent violent se mit alors à souffler de façon continue. Il entendit que la moisson était vannée au fur et à mesure que l'air rugissait ("Scheukki... Scheukki... nispen rinrin uyari-siekkjinkka!... weyrachinku").

Au bout d'un certain temps, le silence retombe. Le jeune homme contemple l'aire: sous ses yeux, le grain doré, beau fruit par excellence, s'étendait à perte de vue, complètement nettoyé et pur. Le monticule de céréales vannées constituait une butte, un coteau. Avec une profonde révérence, le jeune homme recueillit l'anneau. Et il repose son regard sur l'énorme quantité de blé. Cela ressemblait à des grains de gros sable. Le jeune homme explite la coupe de ses mains d'une poignée de la noble céréale et porta cet échantillon à satan. Il pénétra dans la demeure et lui dit:

-Voyez cet excellent blé de première catégorie. J'ai soigneusement accompli mon travail.

Pour toute réponse, satan lui ordonna:

-A présent, dépêche-toi de le charger à dos de mules.

En disant cela, il lui remit des rouleaux de toile, un

aiguillon et muletier (yeuri) et des fibres d'agave pour fermer les sacs, au nombre de plusieurs milliers. Chaque sac avait un diamètre équivalent à l'étreinte de deux hommes. Le jeune homme essaya d'en évaluer le poids mais il ne put en soulever le moindre, tout seul. Il déclare alors à satan:

-Je ne serai plus à même de les transporter aujourd'hui. Je suis fatigué d'avoir vanné le grain. Je pourrai m'acquitter de cette tâche demain.

Satan marqua son accord.

Ce soir-là, le jeune homme consulta sa maîtresse:

-Écoute ce qu'il veut faire: le transport du blé à dos de mules. Comment aurais-je pu charger tant de céréales! En sachant que faire, je ne lui ai pas obéi.

Sa maîtresse le conseilla et lui dit:

-Demain matin, très tôt, avant même que les domestiques ne soient debout, tu chargeras les sacs sur le dos des mules. Il te suffit de supplier l'anneau en lui disant: "Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que ces sacs soient tout d'abord, méthodiquement, chargés sur le dos des mules". Tu verras le petit anneau t'arranger cela. Tu lui demanderas ensuite: "Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que toutes les bêtes se retrouvent sur l'aire". Lorsqu'elles seront arrivées à l'endroit indiqué, tu diras: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je souhaiterais que tout le blé soit promptement transféré dans les sacs qui se trouvent sur le dos des mules". Quand le grain se trouvera dans les sacs, tu enfileras une fibre dans la grande aiguille et tu l'introduiras dans la bouche d'un des sacs comme si tu étais en train de coudre, et tu diras à nouveau: "Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je désirerais à présent que ces sacs soient bien fermés à l'aide de cette aiguille et de ces fibres". Lorsque tous les sacs seront cousus, tu diras: "Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je désirerais à présent que ces sacs soient chargés sur le dos des mules". Et lorsque les sacs auront été chargés, tu demanderas encore: "Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que les mules chargées se retrouvent à l'instant même devant la demeure, qu'il en manque une seule, avant que le maître ou les domestiques soient sortis et, qu'au fur et à mesure qu'elles arriveront à destination, tous les



sacs soient déchargés dans un angle de la porte principale". Voilà ■ que tu demanderas, mais le premier sac tu devras le charger toi-même sur l'une des mules. Les bêtes rechigneront à l'ouvrage, te mordront, essayeront de te déchirer les chairs, te donneront des rudes et ■ secou-  
ront ■ faisant des cabrioles. Malgré tout, tu dois charger l'une des premières mules. N'oublie pas de ■  
toutes les cordes nécessaires, demain matin.

Effectivement, ■ lever du jour, très tôt, comme l'avait indiqué la jeune fille, le jeune homme pénétra dans l'écurie. Il choisit le sac le plus petit et essaya de le mettre sur le dos d'une des mules. Les bêtes s'emballèrent, le mordillèrent en tentant de lui déchirer la chair, lui ■  
nèrent des rudes et des coups de tête comme pour l'agresser. Il parvint malgré tout, mais non ■ difficulté, à charger ■ mule et pressa toutes les autres jusqu'à la porte, bien qu'elles résistassent avec entêtement. Il supplia alors l'anneau:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais ■ tous les sacs soient ■ l'instant chargés ■ le ■ des mules.

Sans aucun atermoiement, l'incantation ■ peine prononcée, les ■ furent chargés, tous sans exception. Et le jeune homme dit:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je désire que toutes ces mules se trouvent à la cime ■ l'aire.

S'élignant en file, comme s'il s'était agi d'un cordon interminable, les mules prirent la direction ■ l'aire. ■ peine y étaient-elles arrivées ■ le jeune homme répéta la formule magique:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais à présent que ces ■ soient remplis du blé pur comme du sable fin.

Le jeune homme prit simplement le soin de se cacher à l'abri d'une touffe d'arnica qui poussait là à proximité, lorsqu'il commença ■ entendre le bruit ■ blé qui coulait dans les sacs ("Uyarinanpakkkhka: Schekki... Schekki... nispas, süssuwa palayta hunt' aykachirku kutanakunaman"). Lorsqu'il releva les yeux, tous les ■ étaient pleins ■ ras bords de céréales. Il enfila alors, en toute hâte, une fibre dans la grande aiguille, fit quelques points au niveau de la bouche d'un sac et répéta la formule magique:

-Petit anneau, précieux petit anneau! Je te demande à présent de faire en sorte que tous les sacs soient cousus.

Ayant proféré ■ paroles, il regagna sa cachette et lorsqu'il jeta un coup d'oeil, ■ bout de quelques minutes, tous les ■ étaient cousus. Il prononça alors l'incantation suivante:

-Petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais maintenant ■ tous les sacs, sans exception, soient chargés sur le dos des mules.

Il alla à nouveau se cacher en toute hâte et, ■ bout d'un moment, lorsqu'il relève la tête, il constata que toutes les mules étaient nanties de leur charge, qu'elles étaient à l'arrêt mais donnaient des signes d'inquiétude. Il ■ alors ■ nouvelle prière à l'anneau:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que ces mules chargées regagnant la maison ■ détours, que, avant que le maître ni personne n'ait pu les observer, elles déposent elles-mêmes leur charge, ■ fur et à mesure qu'elles arriveront à destination, et que les sacs soient empilés ■ ■ angle ■ la porte principale.

Après avoir émis ■ vœu, il se coucha sur le sol. Au bout de quelques instants, il redressa la tête pour regarder ■ ■ vit plus les mules, qui étaient retournées. Il se mit aussitôt en marche, lui aussi, courant aussi vite qu'il le pouvait. Lorsqu'il atteignit la demeure, toutes les mules étaient tranquillement à la porte extérieure, libérées ■ leur fardeau. Les sacs occupaient toute la largeur ■ portail. Satan n'avait heureusement ■ vu arriver les animaux, de sorte ■ le jeune homme put s'approcher ■ seigneur des enfers et lui dire:

-Voilà, seigneur, j'ai déjà transporté tout le blé à dos ■ mules.

-Quoi? Tu peux, dès lors, le décharger -répondit satan.

-C'est déjà fait -renchérit le jeune homme.

Satan se rendit alors sur le pas de la porte pour jeter un ■ d'oeil. Le blé était empilé dans d'innombrables ■ Il passa en revue quelques échantillons de céréale et, ■ mot dire, rentra dans la maison, en quête de sa femme, une vieille diablesse.

-Je ne comprends pas comment ce jeune homme ■ pu faire en cinq jours tout ce que je lui ai ordonné -lui dit satan.

La femme répondit ■ un ton de colère et ■ reproche:

Pourquoi fais-tu venir ici n'importe qui? Tu vas voir, il va finir par te dominer!

Satan se mit à réfléchir. "Que pourrais-je lui ordonner cette fois-ci? Comment vais-je reprendre l'avantage?", se disait-il. Appelant l'étranger, il lui dit:

-Demain matin, après le petit déjeuner, nous nous rendrons tous, les domestiques y compris, au bord de la mer pour nous y baigner. Pendant ce temps, toi tu travailleras et, au centre de cette cour, tu aménageras un jardin, avec des bancs et des sentiers, une fontaine dont l'eau jaillira de sept sources, et les plantes les plus variées et les plus belles, en pleine floraison. Tu transformeras cet endroit en un espace d'une intense verdure.

-Bien, seigneur -répondit sèchement le jeune homme. Mais, affligé d'un plus profond de lui-même, il disait: "Où vais-je aller chercher cette eau? De quelle manière vais-je procéder?"

C'est ainsi qu'il déambule tristement pendant le reste de la journée. La nuit venue, sa maîtresse pénètre dans la chambre, lui apporte de la nourriture, et lui demanda:

"Que t'a dit mon père? Quel ordre t'a-t-il donné?"

-Il m'a dit: "Tu vas aménager un jardin. Lorsque nous aurons pris notre petit déjeuner et mâché la coca, tous les occupants de cette demeure, nous irons nous promener au bord de la mer pour nous y baigner et nous reviendrons pour la tombée de la nuit. Pendant ce temps, tu devras aménager le jardin, qui comprendra un jet d'eau jaillissant en sept points, toutes sortes de plantes en pleine floraison, la surface dégagée, couverte d'une herbe d'un vert vif, sillonnée de sentiers et parsemée de bancs pour se reposer. Si tu ne réussissais pas ce travail, nous considérerions que je t'ai vaincu".

Le jeune fille le console en lui disant:

-Ne sois pas peiné. De toutes les missions qu'il t'a confiées, celle-ci est la plus facile à accomplir.

-Dis-moi alors ce que je dois faire -lui répondit le jeune homme.

-Je vais te donner cet autre anneau en échange de celui que tu as -dit-elle.

Le jeune homme et la jeune fille échangèrent les anneaux et elle lui donna les instructions suivantes:

-Demain, dès que nous serons partis, tu dois soigneusement

refermer la porte, parce que mon père est capable de revenir intentionnellement, en prétextant d'avoir oublié quelque chose, et uniquement pour voir comment tu t'y prends. La porte fermée, tu balayeras le sol, tu dessineras les sentiers en les délimitant par des petits pieux de bois, tu marquera les endroits des bancs et celui d'où doit sourdre l'eau, et tu mettras le moindre détail. Tu placeras ensuite l'anneau au milieu de la cour et tu lui diras: "Petit anneau, précieux petit anneau! Je désire qu'en ce lieu apparaisse un très beau jardin, avec toutes sortes de plantes précieuses en pleine floraison". Après ces paroles, tu feras qu'un bond jusqu'à la maison, où tu t'enfermeras hermétiquement. Tu n'en sortiras que lorsque tu entendras le bruit de l'eau. Tu ouvriras ensuite les portes d'accès à la maison et, feignant d'apporter la dernière touche à ton œuvre, tu bougeras pas tant que la famille ne soit pas de retour. Tu peux te promener à ta convenance tout le jardin.

Quand elle eut fini de donner ses instructions, les deux enfants se couchèrent ensemble et dormirent toute la nuit.

Le lendemain matin, Satan s'arrangea pour qu'ils prennent leur petit déjeuner tous ensemble, pour prendre aussitôt ensemble la direction de la demeure en un seul groupe. Avant de partir, il rappela au jeune homme:

-Tu feras scrupuleusement tout ce que je t'ai ordonné; sois conscient que si tu ne le faisais pas, je me verrais contraint de te précipiter dans le feu pour que tu y brûles.

L'ayant averti dans ces termes, Satan rejoignit le groupe et ils s'en allèrent tous. Sans plus attendre, le jeune homme referma les portes, suivant les conseils de sa maîtresse. Il balaya et nettoya soigneusement toute la cour, délimita les sentiers, marqua les emplacements des bancs et de la fontaine, et quand tout cela fut fait, il plaça le prodigieux petit anneau sur le sol, avec dévotion et respect, et il prononça la formule du rituel magique:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais qu'il apparaisse à l'instant, dans la cour de cette demeure, un très beau jardin tout fleuri, comprenant les fleurs les plus diverses et les plus belles, des sentiers pour se promener, des bancs pour se reposer et une fontaine aux eaux vives, qui sourde en sept points.

Ayant dit cela, il ne fit qu'un bond jusqu'à sa chambre;

Il s'y enferma à double tour. Au bout d'un moment, il entendit l'eau de la fontaine sept sources qui s'échappaient en flots, qui jaillissait bruyamment ("Drucka, Schakkl... nispas phakkchaykusianña").

Le jeune homme entrebâilla la porte et jeta un coup d'oeil avide. Oh, c'était un régal pour les yeux! La cour était devenue un merveilleux jardin: des fleurs multicolores, dans toute leur luxuriance, resplendissaient au soleil, qui se réverbérait dans la verdure du gazon. L'eau jaillissait de la fontaine et, telle la rosée, mouillait les plantes du jardin, en les rendant encore plus belles.

La première chose que fit le jeune homme consista à ouvrir à toute hâte la porte principale de la demeure. Il passa ensuite son temps à se promener parmi les massifs de fleurs du beau jardin. Plus tard, après son bain au mer, le démon revint en discutant avec la femme, à qui il disait:

-Est-ce que ce jeune homme aura fait ce que je lui ai ordonné? Il n'aura certainement pas réussi. Quels moyens aurait-il pu se servir? Où aurait-il pu aller chercher l'eau? Cette fois, je l'ai vaincu. Je vais être présent pour le précipiter dans le feu dévorant.

C'est en ces termes que le roi de Tutupeka s'adressait à sa femme, lorsqu'il rentre chez lui et qu'il trouve le jeune homme en train de se promener. Il lui dit alors:

-Eh bien, as-tu fait ce que je t'ai ordonné?

-Voyez, voici le jardin! -répondit le jeune homme.

En découvrant cette merveille, Lucifer se sentit gagné par une rage sourde. Son épouse et ses filles observèrent l'oeuvre avec indifférence. Des fleurs délicates, rares et précieuses donnaient plus d'éclat au jardin, une verdure intense régnait dans toute la cour spacieuse de la demeure seigneuriale. Silencieux et muet, le maître de Tutupeka se dirigea vers sa chambre. Il mangea en compagnie de sa femme et de ses filles, conviant courtoisement le jeune homme à partager leur repas:

-Entrez. Cette fois, à toutes façons, nous mangerons ensemble.

-Excusez-moi, mais je suis fatigué. Si je reste, je serai que couché. Vous m'avez donné tellement de travail que je me sens complètement vidé -dit le jeune homme en déclinant l'invitation.

Sous ce prétexte, il gagna sa chambre et feignit de se coucher sur le lit. Satan vit contraint de lui faire servir la nourriture par un domestique.

Sa femme adressait ses récriminations à Lucifer en ces termes:

-Tu te vantais à peine en disant: "Je l'ai dominé, je vais le plonger sans rémission dans les flammes dévorantes". Dis-moi, qui as-tu dominé? C'est plutôt lui qui t'a vaincu!

Rougissant de honte, Satan n'articula pas une syllabe. Il semblait triste et effrayé.

-Il doit s'être entendu avec l'une de vos filles; c'est pourquoi il t'a tenu en échec jusqu'à présent -continue à lui reprocher la femme.

La maîtresse du jeune homme écoutait discrètement tout ce que disait sa mère. Sur ces entrefaites, le démon parvint à part soi: "Comment vais-je pouvoir connaître la raison pour laquelle je ne suis parvenu à le faire plier jusqu'à présent?"

La femme convainquit alors son mari d'adhérer à la proposition suivante:

-Nous le ferons penser avec nos filles; elles et lui auront les yeux bandés. Nous découvrirons alors comment il est parvenu à nous tenir en échec jusqu'à maintenant. Nous les ferons malicieusement danser dans le jardin qu'il a aménagé et nous lui dirons: "Nous te fiancerons à celle de nos filles que tu parviendras à prendre par hasard, en ne faisant usage d'aucun artifice".

Et le mari de poursuivre en déclarant:

-Nous ne dirons rien à nos filles; elles peuvent se mettre d'accord entre elles.

Lucifer ne leur dit donc rien ce jour-là. Il se promena paisiblement dans le jardin. Il ne confia pas non plus de nouvelle tâche au jeune homme et il lui dit simplement:

-La création est très jolie. Elle semble parfaite. Tu peux te reposer aujourd'hui.

À minuit, lorsque tous se furent retirés pour dormir, la jeune fille se dirigea vers la chambre de son amant, en lui apportant de la nourriture, et elle lui demanda:

-Que t'a-t-il ordonné cette fois-ci?

-Il ne m'a rien ordonné. Il a seulement dit que je pouvais prendre du repos.



Tu dois savoir ce que mon père et ma mère sont en train de tramer. Ils vont nous faire danser dans le jardin que tu as aménagé, toi et nous trois, leurs filles. Ils te placeront d'un côté du jardin et nous de l'autre et ils te diront que tu dois te marier avec celle ■ qui tu te heurteras par hasard. Ils pensent connaître de cette manière la raison pour laquelle tu n'as pas encore plié devant mon père. Ils se sont mis d'accord sur ce point car ■ mère soupçonne une relation avec moi, bien que ■ père ne pense pas de même. Mais tu ne dois pas être sot: lorsque nous serons en train de danser, si nous venons ■ nous rencontrer, je te donnerai ■ coup ■ coude; tu t'agripperas alors ■ moi et, ■ ne lâcher, tu diras: "Je me marierai avec celle-ci ■ tes filles". Et tu ne me lâcheras à ■ prix; tu retireras immédiatement ton bandeau car, autrement, mon père profitera du fait que tu sois aveuglé pour te précipiter dans le brazier ardent où les condamnées brûlent éternellement. Mon père se justifiera en disant: "Ainsi donc, tu voulais te marier avec ma fille?", ■ il te poussera ■ feu infernal! En revanche, si tu te heurtes à l'une de ■ soeurs, elles ne te donneront pas de coup de coude en guise de signal; de cette façon, tu ne prendras aucune d'elles.

Voilà les instructions détaillées que la jeune fille donne ■ ■ amant et, cette nuit-là, ils dormirent ■ ple.

Le lendemain, eston fit appeler les saltimbanques, les joueurs de kenas et de fifres. Il fit également venir le jeune homme et ses trois filles et leur dit: "Mes filles, vous allez à présent danser avec ■ jeune homme. Celle ■ vous à laquelle il ■ heurtera pendant qu'il sera ■ train de danser l'épousera.

Telle fut la décision du seigneur de Tutupaka.

-Bien, grand souverain. Je n'y vois aucun inconvénient - ■ borna ■ répondre le jeune homme.

Comme cela avait été convenu, les saltimbanques, les musiciens et les chanteurs ■ mirent à entonner leurs chansons. Les instruments jouaient un air de danse. Satan banda les yeux des quatre danseurs; il plaça ensuite ses trois filles ■ une extrémité du jardin et la jeune homme à l'autre, et il donna le signal du début de la danse.

Les trois jeunes filles célibataires s'amuserent ■

dansant; le jeune homme heurta l'aînée, mais elle ■ fit aucun cas de lui. Il poursuivit la ronde et heurta la cadette, mais elle non plus ne fit rien. La deuxième des filles passait et repassait devant le jeune homme en décrivant une série de figures ■ danse. Au terme d'un de ses pas artistiques, la jeune fille heurta le jeune homme et lui donna alors un violent coup de coude. Le jeune homme l'agrippa aussitôt et, sans la lâcher, ■ retira rapidement ■ bandeau de ses yeux. Il s'écria ensuite avec un accent ■ triomphe:

-C'est avec celle-ci de tes filles que je vais me marier!

Le démon, perplexe, restait muet. Au bout d'un bon moment, il déclara ■ enthousiasme:

-C'est bon, qu'il en soit ainsi.

La vieille diablesse écumait ■ rage. Elle pensait au plus profond d'elle-même: "Ce vieux fou s'est laissé dominer, même sur ce point".

Le jeune homme ne prétendait lâcher la jeune fille pour rien au monde. Le démon ajoute ■:

-Tu ne pourras pas épouser ma fille immédiatement. Je dois y réfléchir.

-D'accord -acquiesça le jeune homme.

La jeune fille fut enfermée sous cadenas dans sa chambre à coucher par le démon. Entretemps, assis dans la sienne, ■ sa solitude, le jeune homme ruminait diverses pensées et il se disait: "Elle ne pourra plus sortir". Contre toute attente, fort avant ■ la nuit, la jeune fille pénétra ■ la chambre du jeune homme et lui dit:

-J'ai pu m'échapper. En ce moment, mes parents sont en train ■ lever leur linge sale. Ma mère déclare: "Vieil inutile, tu mènes notre propre fille ■ sa perte. Quels nouveaux outrages vas-tu encore permettre?". Mon père, sur ■ entre-faites, est en train ■ réfléchir ■ un moyen pour te soumettre. Mais il s'en faut de peu que tu ne le soumettes toi. ■ mon côté, je suis ■ train de préparer minutieusement notre évasion. Et j'ai bien pris note des trésors de mon père.

Après l'avoir mis au courant des modalités de l'évasion, elle poursuivit en disant:

-Je ■ communiquerai quelque chose d'autre demain soir. Tu refuseras obstinément d'exécuter tout autre tâche. "Je ■ ferai plus rien d'autre", lui diras-tu. Tu dois lui mon-

trier combien tu es courageux et pas te laisser intimider. Bien qu'il ait placé un cadenas sur la porte, j'essaierai de te défilier également les prochaines nuits.

Et ils s'abandonnèrent tous deux au sommeil.

Le lendemain, Satan ne confia aucun travail au jeune homme, qui passa la journée à rien faire. Pendant ce temps, la vieille diablesse et son mari passaient le leur à échafauder des plans. Le démon déclara à sa femme:

-Faisons jeter ton anneau au beau milieu de la mer par un domestique.

-D'accord -répondit la vieille femme.

Ils appelèrent aussitôt un domestique et le démon lui dit:

-Va jeter cet anneau au milieu de la mer.

Le domestique emporta le bijou et le jeta exactement au milieu des eaux. L'anneau scintillait dans les abysses. C'était un bijou en or pur, c'est pourquoi il brillait de cette manière.

Lorsque le domestique fut de retour, Lucifer lui demanda:

-As-tu jeté l'anneau comme je te l'ai ordonné?

-Oui, c'est fait. Il se trouve au milieu de la mer, brillant comme la lune.

Ce soir-là, le maître de Tutupaka appela l'étranger et lui dit:

-En se baignant dans la mer, ma femme a égaré ton anneau. Tu dois aller le chercher. Elle l'a par inadvertance laissé sur le rivage même; il ne se trouve nulle part ailleurs.

-Seigneur, j'accomplirai encore cet ordre-ci, mais ce sera le dernier. Je me suis acquitté de toutes les tâches que vous m'avez chargées. Lorsque j'aurai retrouvé cet anneau, j'épouserai votre fille, sans autre délai. Je ne vous obéirai plus davantage, car je vous ai vaincu dès maintenant - lui répondit énergiquement le jeune homme.

Satan lui répondit:

-Tu m'auras vaincu à partir du moment où tu auras retrouvé l'anneau.

Le démon s'exprima de la sorte, avec la certitude de vaincre cette fois le jeune homme qui, angoissé, se retire pour dormir. Satan enferme sa fille, en prenant les plus grandes précautions, prit soin de bien fermer la porte à double tour et, sur le coup de chaque heure, il appelait sa fille qui, en l'entendant, devait répondre: "Mon père, mon père".

Dans le silence nocturne, le jeune homme et la jeune fille entendaient tout de leurs chambres respectives. -Comment va-t-elle à présent pouvoir m'indiquer la façon de trouver l'anneau? -se demandait l'aveugle, assis sur son lit, complètement abattu et prêt à l'inconscience.

Mais ne sachant comment la rusée jeune fille est parvenue à se libérer de cette circonstance. D'après la tradition, elle aurait placé un petit poisson au sein de son orail et lui aurait confié cette mission:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Tu entendras à ma place chaque appel de mon père et, en imitant le timbre de sa voix, tu lui répondras: "Mon père, mon père".

Ayant ainsi assuré ses arrières, la jeune fille put se diriger vers la chambre de son aveugle.

-Oh, tu es bien fait de t'échapper! Succombant à la tristesse, je n'étais déjà plus moi-même. Dis-moi comment je dois faire pour retrouver un bijou, car l'ordre que m'a donné ton père me le suit: "En allant se baigner, ma femme m'a dit ton père - a oublié son anneau dans la mer. Tu dois le rapporter. Tu iras le chercher, très tôt demain matin; il se trouve sur le rivage même de la mer".

Vieusement affecté, n'est-ce de cette façon que le jeune homme raconte à sa maîtresse l'ordre reçu. Elle lui dit:

-Oh, non! Ne crois pas qu'il se trouve au rivage. Il se trouve au beau milieu de l'océan, où un domestique l'a jeté sur ordre de mon père. C'est à dessein qu'il t'a trompé, pour te dérouter et te vaincre.

-Je supplie de me dire comment je dois faire pour le sortir de là -lui demande le jeune homme.

-C'est impossible, pour notre petit anneau. Mon père a atteint le comble de sa perversité.

Ils furent, l'oreille aux aguets pour entendre ce qui se passait. Lucifer continuait ses appels et l'anneau répondait avec le même timbre de voix que la jeune fille: "Mon père, mon père". La jeune fille se réjouit en entendant cela et elle déclara:

-Mon anneau continue à répondre. C'est le moment où nous pouvons aller.

La jeune fille avait une nouvelle baignoire pour faire sa toilette; ils la portèrent ensemble, ainsi qu'un couteau très affilé. Ils marchèrent, marchèrent beaucoup... Ils finirent par atteindre les rives de l'océan, tout en portant

toujours les deux ustensiles, et la jeune fille dit au jeune homme :

-Tu dois me présent me couper en morceaux. Tu recueilleras mon sang dans cette baignoire, sans en perdre une seule goutte. Tu couperas tout mon corps en grands morceaux et tu pénétreras ensuite dans la mer, prudemment. Tu atteindras un endroit où il y a une lueur semblable à celle de la lune; tu jetteras là ma chair, essayant de viser la lueur. S'il restait un peu de mon sang dans le récipient, tu le rincerai avec de l'eau et viderais ces résidus de mon sang lavés dans la mer même. Si, par malheur, tu perdais de mon sang, je ne pourrais revenir. Je vivrai si je dois vivre; et si je dois mourir, je mourrai dans le cœur de l'océan. Mais tu te mettras à genoux au bord de la bord pour explorer Notre Seigneur et si je puis en sortir. Si je ne réapparaissais avant l'aube, tu reprendrais ta liberté, allant où tu veux chez mon père. Si j'en sors, ce sera à minuit, au chant du coq. Nous verrons si le destin nous aide encore; mais le sort nous est contraire, nous ne nous reverrons jamais plus.

La jeune fille, profondément consternée, s'adressa à lui en ces termes. Les deux amants s'embrassèrent en pleurant, au terme des adieux les plus amers et les plus tristes, et ils se séparèrent en se caressant avec un amour et une tendresse infinies.

Le jeune fille et le jeune homme ôtèrent leurs vêtements et se retrouvèrent dans la nudité de leur naissance. Voici comment les choses se passèrent réellement :

Affligé, pleurant toutes les larmes de son corps, l'amant coupe la jeune fille en morceaux. Comme elle le lui avait signifié, il jeta le corps en grands morceaux et ne laissa pas couler la moindre goutte de sang sur le sol. Emportant la chair dans la baignoire, il pénétra plus loin possible dans la mer, jusqu'à ce qu'il vit l'anneau, brillant comme la lune. Désirant atteindre l'endroit étincelant, le jeune homme projeta de toutes ses forces les chairs ensanglantées. Il leva la baignoire avec de l'eau de mer, mais il oublia de lever le couteau sanglant; lorsqu'il se rendit compte de son oubli, il le leva toute hâte dans la mer. C'est ainsi que tout se déroula.

Après s'être enfoncé dans la haute mer, le jeune amant regagna le rivage et, se mettant à genoux, il adressa des prières à Notre Seigneur, tout en pleurant. Le visage noyé de larmes, il répétait: "Si elle ne revient pas, il ne me reste plus qu'à me jeter et m'enfoncer dans les eaux profondes de la mer". Il continua à pleurer de la même manière pendant un long moment. Le deuxième chant du coq allait se faire entendre déjà, lorsque l'immense océan commença à s'agiter: les eaux turbulentes se soulevaient en vagues, les gros dos, et rugissaient furieusement d'une extrémité à l'autre de l'océan. Un raz-de-marée menaçait de se déclencher et le jeune homme, proie à une peine effroyable, assistait au spectacle, tandis que ses larmes coulaient tristement. A cet instant, telle une nymphe, la jeune fille émergea des ondes en souriant, au milieu de l'océan, brandissant le bijou doré, l'anneau d'or pur. Son amant, à présent rieur et heureux, la regardait tous ses yeux. -Voici l'anneau -s'exclama-t-elle triomphalement.

La jeune fille mit fin à sa quête de ses vêtements et s'habilla complètement, tout comme le jeune homme. Emportant la baignoire et le couteau, ils regagnèrent la demeure. En arrivant, ils se mirent à écouter ce qui se passait dans la maison et ils constatèrent que le petit anneau merveilleux continuait à répondre aux appels du démon. Ils rentrèrent discrètement dans la chambre à coucher du jeune homme. La jeune fille lui donna alors les conseils et les instructions suivants :

-Tu n'obéiras plus à l'ordre de mon père, quel qu'il soit. Tu lui diras seulement: "J'ai accompli ce que tu m'as ordonné: voici le bijou que j'ai pu récupérer dans la mer". Avec un air gêné, tu le présenteras toi-même à ma mère. "J'ai dû le chercher toute la nuit et le petit matin m'a surpris alors que j'étais en mer", lui diras-tu. Tu ajouteras: "Je n'ai pu le trouver qu'au prix d'énormes difficultés car ce bijou se trouvait au beau milieu de la mer". Tu le lui porteras dans la chambre. Mon père et ma mère auront peut-être des soupçons en ce qui concerne mais n'accorde aucun intérêt à ma personne; au contraire, tu dois déclarer: "Je ne désire plus votre fille, ni ne songe me marier avec elle. Rétribuez-moi mes travaux sous forme d'argent et d'une façon équitable, je dois retourner dans ma terre. Mais, auparavant, je veux goûter un bon





fait le paon, en claironnant: "Je vais l'écraser, je vais le vaincre". Et finalement, il ne fait rien.

Pendant ce temps, satan avait sauté de son lit. La première chose qu'il fit, fut de ■■■ diriger ■■■ la chambre de ■■■ fille. Il ouvrit la porte et la trouva plongée dans un sommeil de mort; elle dormait comme ■■■ souche. Satan la réprimanda:

-Pourquoi dors-tu encore? Pourquoi ne réponds-tu pas quand je t'appelle?

-Je ne ■■■ suis ■■■ reposée de toute la nuit parce que tu m'appelaais sans cesse. Je viens de m'endormir -lui répondit la jeune fille.

-Cela suffit! -cria satan et il fit volte-face.

Il pénétra ensuite dans la chambre ■■■ ■■■ épouse. La vieille diablesse lui adressa d'après récriminations:

-Regarde où t'ont mené tes fanfaronnades. "Je vais le dominer", disais-tu. Dis-moi, comment l'as-tu dominé?

Pour éluder les violents reproches de sa femme, le diable lui demanda:

-Que t'a dit ■■■ type?

La vieille femme le lui rapporta dans les détails:

-Il m'a dit: "Je vais ■■■ payer du ■■■ temps, parce que je suis épuisé à la suite ■■■ tous ces travaux. Vous allez me rétribuer équitablement, en argent comptant". Il m'a également dit qu'il ne désire plus ■■■ marier ■■■ notre fille, qu'il ne s'■■ ira que lorsque ■■■ lui aurons effectivement payé ce que nous lui devons ■■■ juste titre.

Le diable et sa femme finirent par se ranger à cet avis:

-Il faudra qu'il en soit ainsi. Il ne ■■■ reste plus qu'à le payer sous forme d'argent, puisqu'il ■■■ s'est vaincu.

La nuit suivante, la jeune fille revint dans la chambre du jeune homme et elle lui demanda:

-Que t'a dit mon père? Que t'a dit ma mère?

-Je ■■■ suis adressé à ■■■ mère dans les termes que tu m'as indiqués, et elle ■■■ failli s'étrangler de fureur -répondit le jeune homme.

La jeune fille lui signala alors:

-Mon père et ma mère sont en train de se mettre d'accord sur le moyen de te payer au comptant; ils se sont dits: "Cela n'a pas d'importance, nous le payerons avec de l'argent".

Après cet échange de paroles, les jeunes amants se mirent à ébaucher des projets. Ils finirent par se mettre d'ac-

cord sur un point, que résuma la jeune fille: "Dans le courant des jours qui viennent, nous préparerons notre départ sans que ■■■ parents s'en rendent compte".

Comme convenu, ils consacrèrent les jours qui suivirent à leurs préparatifs de voyage. La jeune fille transporta ■■■ cachette les trésors de ses parents dans ■■■ chambre. Peu à peu, elle s'empara de tout. Le dernier soir, elle revint ■■■ la chambre où le jeune homme passait la nuit ■■■ elle lui annonça:

-Nous partirons dans la nuit ■■■ demain. D'ici là, tout sera prêt et bien emballé, et il ne manquera rien. Nous prendrons la fuite dès que je viendrai te chercher.

Le jeune homme ■■■ hâta à donner ■■■ consentement.

Le dernier soir, le jeune homme fit les préparatifs convenus. Lorsqu'il en eut fini, il se mit à attendre la jeune fille.

Lucifer n'avait plus remis ■■■ ■■■ porte de la chambre ■■■ ■■■ fille, depuis que le jeune homme avait dit que cela ne l'intéressait plus de se marier avec elle. Le soir de l'évasion, la jeune fille fit mine de s'abandonner au sommeil et elle se dénuda, non sans avoir au préalable laissé à ■■■ porte de ■■■ parents l'anneau que nous lui connaissions.

-Petit anneau, précieux petit anneau! Cette fois, fais m'endormir d'une traite, ■■■ des souches, mes parents et tous les domestiques ■■■ la maison, pour qu'ils ne me remarquent pas.

Après s'être livrée à cette invocation rituelle, la jeune fille pénétra dans la chambre du jeune homme et le pressa instantanément:

-Allons-y! Fuyons vite!

-On y va! -acquiesça le jeune homme.

Ils transportèrent tous leurs bagages jusqu'à la porte extérieure de la demeure, sans en oublier un seul. La jeune fille pénétra ensuite dans la chambre au trésor de ses parents, où se trouvaient soigneusement détenus les objets les plus précieux et les bijoux en or ■■■ en argent. Elle s'empara des pièces qui avaient le plus de valeur, de ce qu'il y avait de plus remarquable et de plus rare dans le patrimoine familial, notamment d'un fauteuil en argent.

Tous deux pénétrèrent aussitôt après dans l'écurie, où se trouvaient les chevaux choisis. La jeune fille appelle

chacun d'eux par son nom. Le meilleur de tous était un bel animal, de couleur cendrée et à la robe brillante, du nom de "Apulino"; après lui, se détachait un couple vigoureux: un étalon du nom ■ "T'okkopipi" et une belle jument, qui répondait à celui de "Wapachula".

La jeune fille choisit d'abord le meilleur des chevaux: -Apulino, sors -lui ordonna-t-elle impérativement.

Elle appela ultérieurement les deux animaux les plus vigoureux de l'écurie, T'okkopipi et Wapachula, qui sortirent au pas de course, l'un derrière l'autre. Sans perdre de temps, ils chargèrent leurs bagages sur le dos du couple. La jeune fille recueillit ensuite ■ anneau et ils montèrent tous deux sur le vélocé cheval ■ la robe cendrée. Lorsqu'ils furent à quelque distance ■ ■ demeure ■ Lucifer, la jeune fille s'adressa ■ son petit anneau:

-Oh, petit anneau, précieux petit anneau! Je voudrais que demain, lorsque mes parents s'éveilleront, ils trouvent ce verger, aménagé par ■ fiancé, transformé en dépôt, et que le blé qu'il ■ récolté se métamorphose en sable.

Après avoir prononcé ces paroles, la jeune fille éperonna Apulino ■ ils partirent ■ toute vitesse, ■ l'éclair. Ils atteignirent, en très peu de temps, le rivage ■ la mer, ■ dessus ■ laquelle était érigé un pont, sur lequel ils s'engagèrent au galop. Le jour se leva, le matin ■ dans l'univers, alors qu'ils étaient déjà très loin.

À l'aube, ■ sauta prestement de son lit. La première chose qu'il fit en sortant de ■ chambre, ce fut de jeter un coup d'oeil au jardin, mais ce dernier s'était métamorphosé en dépôt. Il s'exclama, ■ une profonde stupeur:

-Qu'est-ce que c'est que ça! Comment a-t-il pu se transformer ■ dépôt!...

Les fleurs avaient disparu, il n'en restait pas une. La fontaine, d'où jaillissait de l'eau en sept points, n'était plus là, elle ■ plus.

Satan se précipita dans la chambre ■ sa fille. La pièce était complètement vide, il n'y restait même pas ■ meuble.

Il se rendit dans la chambre du jeune homme et trouva le même spectacle: une pièce totalement vidée. En constatant cela, Lucifer prit peur et, déconcerté, il s'exclama: -Que s'est-il passé? Où sont-ils allés?

Il se mit en quête de sa conjointe, la vieille diablesse, et lui communiqua:

-Jette un coup d'oeil à l'extérieur! Il ne subsiste rien du jardin! Et notre fille ■ également disparue!

En apprenant une telle nouvelle, la vieille se leva ■ son lit, en toute hâte. Elle passa tout ■ revue, une chambre après l'autre, ■ rien laisser ■ hasard et elle constata que tout avait disparu. Ses meilleurs chevaux, eux non plus, n'étaient pas là. Le sable s'échappait des sacs de blé, empilés dans l'entrée. Elle examina chaque sac: dans tous, sans aucune exception, il n'y avait que du sable. La diablesse abreuva son mari d'injures. En constatant de telles pertes, elle l'insulta tout son soûl.

-Ils ont filé, il n'y a pas ■ doute -murmura Satan et, enfourchant l'un de ses chevaux, il se lança à la poursuite ■ fugitif, en se répérant sur les traces laissées par les animaux. Presque immobile, à un créneau de la plus haute tour de son château, la vieille femme observait son mari et le vit se rapprocher de leur fille.

À cet instant, la fille tourna la tête et vit que quelqu'un était derrière ■. Elle dit alors à son compagnon: -Mon père est sur nos talons. Je ne sais pas comment nous allons nous tirer de ce pétrin.

Elle métamorphosa hâtivement les chevaux et leur chargea en un grand champ clos, très grand. Elle-même se transforma en fleur, mais elle signala auparavant au jeune homme:

-Tu vas te transformer en un petit vieux, ■ une houe ébréchée. Mon père te demandera: "Est-ce qu'il n'est pas passé par ici ■ jeune fille et un jeune homme à cheval?". Tu lui répondras: "Non, ils ne sont pas passés". Tu veilleras à ■ qu'il ne cueille pas les fleurs pour les emporter. Tu ne le permettras en aucune manière. "Je vais te rosser", lui diras-tu, en le menaçant de ta petite houe ébréchée. Il s'en ira alors.

Ils se métamorphosèrent effectivement, ■ elle l'avait dit. Satan, le père de la jeune fille, atteignit les lieux où poussaient les plantes, ce champ qui, à l'arrivée de Satan, était devenu un très beau ■ clos, où un pauvre vieux ■ possédant qu'une houe ébréchée s'employait à arroser les plantes. Satan lui dit:

-Brave homme, je voudrais te demander quelque chose.

-Demande tout ce que tu veux -lui répondit le vieillard.

-Est-ce que, par hasard, une adolescente et un jeune garçon  
■ cheval, qui conduisaient deux montures chargées, ne se-  
raient pas passés par ici?

-Cela fait longtemps que je n'ai vu personne. Bon an mal an,  
je reste en ces lieux pour soigner ces fleurs et personne  
n'est jamais passé par ici. Tu es le premier qui ait at-  
teint ■ champ.

Pendant que le petit vieux parlait, Lucifer se mit à  
contempler les fleurs, avec un tel ravissement qu'il ■ cu-  
illa sa fille. Il tendit la main vers les plantes pour  
cueillir une fleur et demanda:

-Offre-moi, s'il-te-plaint, une de tes petites fleurs.

Brandissant sa petite houe ébréchée, le petit vieux le  
menaça de lui en asséner ■ coup. Lucifer s'effraya lors-  
qu'il vit la petite houe brandie et prête à s'abattre sur  
lui.

-Le propriétaire ■ ■ fleurs dirait que c'est ■ faute.  
Il me dirait que c'est moi qui les ai cueillies avec ■  
mains sales -bredouille le petit vieux en colère.

-Je m'en vais donc -dit setan et, enfourchant ■ cheval,  
il regagna sa ■■■■■.

Sa femme, la vieille diablesse, continuait ■ observer  
ce qui se passait de son créneau. ■ ce qu'il paraît, les  
démons peuvent voir ■ n'importe quelle distance; c'est  
pourquoi, la vieille épouse de setan continue à observer  
toute la scène et, lorsqu'il fut revenu, elle lui ■■■■■

-Les as-tu trouvés?

-Qui ça? -interrogea le démon, intrigué.

-Est-ce que ce n'est pas à la recherche de notre fille que  
tu ■ parti? -répliqua la vieille diablesse.

-Ah!... -répondit le démon, comme s'il était hébété. ■ ne  
fut qu'alors qu'il se rappela être parti ■ ■ recherche  
de ■ fille.

-Je ne les ai pas trouvés -déclara-t-il-; je n'ai atteint  
qu'un jardin extrêmement beau.

-Vieil imbécile! Comment peux-tu donc croire les gens? Ces  
fleurs n'étaient-elles pas notre fille? Ce petit vieux  
n'était-il pas le jeune homme? -le tança-t-elle au point  
de lui faire perdre la tête.

-Ah? C'est ainsi que les choses ■ sont passées? -dit le  
diable, hébété.

-C'était notre fille, vieux fou! Tu aurais dû cueillir ces

fleurs et les rapporter -le gronda la vieille et elle lui  
ordonna aussitôt:- Cours donc! Remets-toi à leur recherche!

Poussé par ■ femme, le démon se lança à nouveau à la  
poursuite des fugitifs.

Entretiens, à peine ■ père avait-il repris le chemin  
de la maison, la fille arrima sérieusement les charges et  
reprit la fuite ■ compagnie du jeune homme.

Ils cheminèrent pendant de nombreux jours, chevauchèrent  
durant plusieurs mois. Le démon galopait derrière ■ à tou-  
te vitesse, il volait sur ■ cheval mais il ne pouvait pas  
les rejoindre.

Soudain, poussée par un pressentiment, la jeune fille  
tourna la tête et s'exclama:

-Mon père est à nouveau derrière nous! Nous ne pouvons pas  
nous métamorphoser, une nouvelle fois, ■ fleurs. ■ mère  
l'a bien mis en garde. Cette fois, nous nous transformerons  
en animaux. Tu ■ être maintenant un vieux berger.

Les chevaux et leurs fardeaux furent effectivement con-  
vertis en une très grande bergerie. La jeune fille se trans-  
forma en un gros troupeau de moutons; le jeune homme, en  
un vieux berger possédant une petite hutte et un petit coin  
réservé ■ pacage.

En attendant l'arrivée du démon, le petit vieux faisait  
paître ses brebis. L'enclos était rempli de petits agneaux  
qui bêlaient: "bee, bee, beee!", confondant leur voix ■  
celle ■ brebis, leurs mères, dans un brouhaha continu.  
Setan finit par arriver et il demanda:

-Brave homme, ne permettez-vous de ■ interroger: est-ce  
qu'il n'est pas passé ici un jeune homme et une jeune fil-  
le ■ cheval?

Le petit vieux lui répondit:

-Il n'est passé personne par ici. Bon an mal an, je fais  
paître mon troupeau et je n'ai jamais vu personne. Tu es  
le premier qui arrive jusqu'ici.

-Ah!... -se borna à grogner setan et, oubliant une nouvelle  
fois sa fille, il ajouta:- Tes brebis sont belles et leurs  
agneaux sont mignons. Offre-m'en, ne fût-ce qu'un tout  
petit.

-Non! -dit le petit vieux- Ils ne m'appartiennent pas et  
elles sont comptées. Le propriétaire de ■ troupeau est un  
blanc et il m'infligerait de lourdes corvées, allant jus-  
qu'à ■ dépouiller de mes vêtements.

C'est bon! -dit satan, vexé; il enfourcha son cheval et partit à toute vitesse en direction de son palais.

Quand la jeune fille vit son père s'en aller, elle reprit son apparence humaine et, enfourchant à son tour un cheval, elle partit avec le jeune homme dans la direction opposée. Ils avaient, dans leur fuite, pris une relative avance.

Le démon revint auprès de la femme, une nouvelle fois porteur de mauvaises nouvelles:

-Je n'ai rien trouvé; tu m'as envoyé en vain -lui dit-il.

Sa femme lui répondit avec impatience:

-Ces brebis et leurs agneaux, est-ce que tu n'étais pas notre fille, par hasard?

-Non -dit le démon-. Il y avait un petit vieux qui s'occupait du pacage.

-Tu es un vieil imbécille! -répliqua-t-elle-. Les brebis étaient notre fille et le vieux berger, c'était le jeune homme.

Et elle administrait une grande volée de coups à son mari, tandis qu'elle le tenait vertement: "Tu as fait mille sottises!". Elle lui fit ensuite contempler l'horizon et lui signala:

-Regarde! Comme notre fille est déjà loin!

C'était vrai: il put constater que sa fille se trouvait à une énorme distance.

Lucifer en fureur prit une décision: il monta sur un autre poulain et se lança, une fois de plus, à la poursuite des fugitifs.

La diablesse, sa vieille femme, continuait à tout observer de son créneau. Elle ne le perdait pas de vue. Lorsqu'il fut à nouveau très loin et que sa fille fut à portée, cette dernière tourna la tête et, regardant, elle aperçut un cavalier qui approchait par derrière.

-Mon père est à nouveau là. Nous ne pouvons plus à nouveau le mettre sur une fausse piste. Cette fois-ci, nous devons le tuer, il n'y a pas d'autre solution -dit la jeune diablesse avec inquiétude-. Je vais te transformer en fleuve, nos montures en berges, et toi tu te transformeras en pont, en un petit pont minable, avec des piliers branlants.

La jeune fille se métamorphosa effectivement en un fleuve aux eaux tumultueuses et les montures en berges de ce fleuve. Le jeune homme devint un vieux petit pont sans im-

portance, renforcé par des parapets en fascines.

Lucifer atteignit les berges du fleuve au triple galop. Et, sans mettre pied à terre ni se prémunir, il s'engagea brutalement sur le pont. Alors qu'il se trouvait à mi-chemin, le pont cassa en deux. Le jeune homme avait ployé sa colonne vertébrale afin que le démon tombe dans le fleuve, où il s'enfonça dans les eaux turbulentes. Il lutta énergiquement, ainsi que sa monture, pour sortir de l'eau, mais cela lui était impossible. Tandis qu'il débattait l'énergie du désespoir pour s'en sortir coûte que coûte, le jeune homme lui braya la tête à coups de pierre, lui réduisit le crâne en bouillie. C'est ainsi que le démon mourut, sans rémission. Il avait à peine expiré que les fugitifs, contents, reprirent la fuite au galop.

La diablesse, la reine et la maîtresse de Tutupaka, ne perdirent rien de la scène, depuis son créneau dans la tour: elle vit comment la fille assassinait son propre père. Tout étant témoin du crime perfide, la femme ne put rien faire, malgré son désespoir. En constatant la mort de son mari, elle trépignait, se tordait les mains, en proie à la douleur, sur le seuil de porte où se demeure, qu'elle avait atteint, tout en se lamentant sur son deuil. Et, en se mordant les lèvres, elle criait:

-Jugez et mesurez l'ampleur du crime de ma fille! Les chiens sont en train de dévorer mes entrailles! Mais c'est moi qui le rejoindrai pour lui donner une sévère leçon.

Elle enfourcha alors un aiglon et partit. Elle se déplaçait à grande vitesse, soulevant un immense nuage de poussière.

A ce moment, la fille jeta un coup d'œil en arrière. -C'est ma mère qui arrive. Nous ne pouvons rien lui faire, mais elle ne peut rien nous faire, elle non plus. Laissons-la courir derrière nous. Peu importe qu'elle nous trouve -dit-elle en éperonnant les montures.

La diablesse finit par la rejoindre et lui parla de la façon suivante:

-Mon enfant, pourquoi continues-tu à fuir! Tu as fait périr ton propre père d'une mort atroce. Je ne te pardonnerai jamais si tu t'obstines à vouloir t'unir à cet homme pour toute la vie. C'est à cause de lui que tu as assassiné ton géniteur. Jamais plus, tu ne pourras dire de



moi: "Elle était ma mère". Je te crache dessus avec le lait de mes seins -et, la maudissant, elle pressa ses seins jusqu'à répandre du lait sur la tête de sa fille.

Elle remonta alors sur son aiglon et regagna sa demeure.

La jeune fille s'élança vers sa mère et, éclatant en sanglots, elle lui dit adieu.

-Si le destin permet que nous voyions encore, nous nous verrons encore. Et si notre sort doit nous séparer, elle nous séparera -disait-elle, tandis que de grosses larmes tombaient de ses yeux.

Nous ne passâmes pas jusqu'à quand dura leur séparation. Le jeune homme et la jeune fille poursuivirent leur voyage. La mère retourna dans son foyer pour vivre, en pleurant dans la solitude. Voilà ce qui arriva.

Le jeune homme conduisit la jeune fille vers son village. Il le lui montre à distance:

-Voilà mon village -déclare-t-il.

-Et ta maison, c'est laquelle? -demande la jeune fille.

Son fiancé la lui désigne, en tendant le bras:

-Voilà ma maison.

La maison du jeune homme se trouvait au bout du village.

-Cette nuit, nous la passerons ici, en dehors du village. Nous ne nous rendrons pas encore chez toi. Tu ne t'y rendras que demain, pour savoir où tes parents nous logeront. Nous porterons nos bagages à l'endroit qu'ils indiqueront dit la jeune fille.

On raconte qu'une petite vieille avait sa demeure dans les environs de l'agglomération. Les amants l'atteignirent et lui demandèrent l'hospitalité, en la suppliant:

-Brave dame, ayez la bonté de nous accorder l'hospitalité chez vous à tous les deux et de nous donner également la possibilité de mettre nos chevaux à l'abri.

-Jeune homme, vous pouvez dormir ici. Vous pouvez également dormir ici, jeune fille -répondit la petite vieille qui, à ce qu'on dit, était une personne extrêmement aimable.

Les deux voyageurs débarrassèrent les montures de leurs fardeaux et les conduisirent au corral de la maison, où il y avait du fourrage sec en abondance et des bottes de paille pour les nourrir. C'était la bonne pâture que leur avait procurée la petite vieille. Les amants passèrent la

nuit dans cette maison.

Elle raconte que la petite vieille élevait une petite poule et un petit coq au plumage qui frisait. En voyant ce couple d'oiseaux de basse-cour, le jeune homme dit à la petite vieille:

-Madame, comme ils sont mignons votre petit coq aux plumes retournées et votre petite poule, quel beau couple.

-Oui, ils sont fort mignons! En outre, ce petit coq et cette petite poule sont capables de raconter des histoires quand ils chantent -répondit la petite vieille.

-Faites donc quelque chose, madame, qu'ils nous racontent quelque chose -la supplia le jeune homme.

-Ils ne peuvent pas chanter pour le moment. Ils ne le font que dans les maisons qui sont en fête.

Devant la réponse de la petite vieille, le jeune homme se dit son for intérieur: "Comment des poules peuvent-elles se rendre compte s'il convient ou non de chanter dans tel ou tel endroit? Il a dû le dire malicieusement". Après une brève discussion, la petite vieille et ses hôtes allèrent se coucher et se reposer.

Le lendemain matin, la jeune fille dit à son fiancé:

-Vas-y présent! Rends-toi présent chez tes parents et demande-leur où ils nous logeront. Apprends-leur notre existence. Mais je t'avertis que tu ne dois pas te laisser embrasser par la moindre femme. Tu peux le faire avec des filles, mais si la moindre femme t'embrassait, tu m'oublierais. Fais bien attention si tu es embrassé par une femme pour cette raison. Si c'était le cas, je serais à bord d'un char à feu que je te reconduirais dans mon village.

Son fiancé lui répondit en sortant:

-Il est impossible que je t'oublie et encore moins que je revienne pas. Je reviens tout de suite.

Il était très tôt le matin lorsque le jeune homme laissa la jeune fille en compagnie de la petite vieille. Lorsqu'il pénétra dans son village, enfants et adultes sortirent à sa rencontre. Des hommes et des femmes voulaient l'embrasser comme signe de bienvenue; mais lui esquiva les étreintes des femmes, ne permettant qu'aux seuls hommes de le faire. Lorsqu'il franchit le seuil de la maison paternelle, son père et sa mère le reçurent avec effusion, versant des larmes d'allégresse en le revoyant, sain et sauf.

Il n'oublia pas l'existence de sa fiancée en recevant le baiser de sa mère mais, alors qu'il était sur le point de leur dire: "Je suis revenu avec ma fiancée", la cuisinière de la maison, une petite vieille, qui apparut toute hâtée, l'embrassa soudain avec véhémence.

-Tu es revenu, mon petit monsieur, mon petit cœur. "Je ne te reverrai plus", me disais-je. Mais j'ai le bonheur de te voir encore -disait cette vieille importune, qui alla même jusqu'à donner un baiser au jeune homme.

Par ce seul geste, le jeune homme oublia complètement l'existence de sa maîtresse. Il ne songea pas à retourner et ne se souvint de rien. Il se laissa embrasser tous, hommes et femmes, indistinctement.

Son père plus que sa mère ne savaient rien de sa fiancée. C'est pour cette raison que, le croyant seul, ils ne s'occupaient et ne servaient que lui. Et la foule de gens qui venaient le saluer disaient à ses parents:

-Nous allons le marier, pour célébrer son retour.

-C'est une bonne idée -répondaient les parents.

Quand les gens se retirèrent, ils se mirent à lui glisser à l'oreille:

-Tu devrais te chercher une épouse! Choisis celle que tu veux et nous l'ons lui parler, nous nous en occupons de main en apportant la coca et nous nous arrangerons avec ses parents.

Le jeune homme répondit:

-Ce peut être n'importe qui, pourvu qu'elle soit la fille de personnes convenables.

Il y avait dans le village, dit-on, une très jeune fille, qui était l'enfant d'un homme fortuné. Les parents du jeune homme se rendirent chez ceux de cette jeune fille, apportant le petit paquet de coca, afin de conclure l'engagement avec elle et ses parents.

Entretiens, dans la maison de la petite vieille, l'attente attendait toujours son fiancé.

-Il s'est probablement laissé embrasser par l'une ou l'autre femme -disait-elle, en pleurant.

En la voyant ainsi, la petite vieille lui dit:

-Petite fille, mademoiselle, quelle est la cause de tes larmes et de ta peine?

-Mon fiancé, ce jeune homme qui est arrivé en ma compagnie, m'a ramené de ton village. Il est allé voir tes parents et

il ne revient pas. Je dois avoir sombré dans l'oubli, pour lui. Cela fait déjà deux mois qu'il est parti. C'est pour cette raison que je pleure. Je ne trouve pas de moyen de savoir qui s'est passé. Je ne connais personne à qui je puisse poser la question.

La petite vieille lui répliqua:

-Petite fille, dis-moi, avec toute confiance, tout ce qui s'est passé. Je ne suis pas une mauvaise personne. Tu verras que j'apprendrai la vérité quand je me rendrai au village.

-Ah, comme vous seriez bonne, madame, si vous appreniez la vérité! Il n'y a déjà plus de pâture pour mes chevaux. Et jusqu'à quand vais-je pouvoir tenir avec les trésors de mes parents, que nous avons rapportés ensemble. Par ses feutes, j'ai tué mon père. Egalement à cause de lui, ma mère me laisse sombrer dans l'oubli. En pressant le lait maternel hors de ses seins, elle m'a voué à une malédiction éternelle.

C'est ainsi qu'elle raconte tout à la petite vieille qui, après l'avoir entendue, lui dit:

-Ne sois pas affligée, petite fille, mademoiselle. Je me rendrai au village et je chercherai soigneusement de connaître la vérité. J'enquêterai même chez lui.

-Espérons que tu puisses le faire, madame. Je veillerai à l'entretien de ta maison.

La vieille femme quitta le jeune et se rendit au village, où elle se mit à interroger les connaissances qu'elle rencontrait.

-Quelles sont les dernières nouvelles dans notre village? Ce fait près de deux mois que je n'y ai pas mis les pieds -leur disait-elle.

Les gens du village lui donnaient des nouvelles du genre de celle-ci:

-Tout ce qu'il y a de neuf c'est le retour du jeune homme qui a vaincu le diable. C'est la seule chose, que l'on est en train de fêter depuis deux mois.

"Je vais aller voir le jeune homme. Je vais lui poser la question personnellement", se disait la vieille femme; mais elle ne manquait pas d'interroger toutes les personnes qu'elle voyait et elles lui donnaient toujours la même nouvelle. C'est ainsi qu'elle arriva à la demeure du jeune homme. Elle continua à interroger ceux qu'elle voyait aux

adientours, même devant la porte de la maison. Elle disait à ces voisins:

-Qu'y a-t-il ■■■■ nouveautés? Prépare-t-on quelque chose pour les jours qui viennent?

Les voisins lui apprirent:

-Le jeune homme, qui a vaincu le démon, se mariera après-demain.

La petite vieille pénétra alors dans la maison et dit ■■■■ propriétaires:

-On me dit que le jeune monsieur est arrivé. J'aimerais bien le voir.

-Il n'est pas ici, il est sorti -lui répondirent-ils.

-Vous serez très pris dans les jours à venir? -demanda la petite vieille.

-Oui, nous allons célébrer le mariage de notre fille avec la fille d'un homme très fortuné, d'une communauté voisine de la nôtre.

-Si c'est le cas, bien que je sois pauvre, je ne l'oublierai pas -dit tendrement la petite vieille.

-Merci beaucoup, madame -répondirent les parents.

La petite vieille prit alors congé d'eux:

-Je vais ■■■■ présent m'en aller. Au revoir.

Avant de s'en aller, la petite vieille glane des informations à propos de tout, y compris la ■■■■ de la ■■■■. Lorsqu'elle en eut assez, elle rentre directement chez elle, où l'attendait la jeune fille, pleurent toutes les larmes de son corps. ■■■■ arrivant, la petite vieille lui dit:

-Ma chère petite, ne pleure plus. J'ai obtenu les informations, je sais tout. Celui qui était ton fiancé, ■■■■ moins de trois jours, contractera publiquement mariage avec une autre femme. Je le tiens de bonne source, c'est ■■■■ propre mère qui me l'a appris.

La jeune fille lui ■■■■ une intime confiance:

-Que puis-je faire, madame? Je ■■■■ supplie ■■■■ me conseiller, de m'orienter, ■■■■ tu ■■■■ femme comme moi.

-Petite fille, raconte-moi tout, à moi seule. Dis-moi ce qui s'est passé dans ton village, ce que tu as fait en faveur de cet homme. Dis-moi ■■■■ services tu lui as rendus, de quels embarras tu l'as tiré. Raconte-moi tout, ■■■■ rien oublier. Ma petite poule sait raconter des histoires tout en chantant. Tu lui apprendras ton histoire

et, le jour où cet homme se mariera, je la lui porterai. Ma petite poule lui racontera tout sans rien omettre. De cette façon, ton fiancé se souviendra à nouveau de toi.

La jeune fille raconte, point par point, toute sa longue histoire. La petite vieille appela son petit coq et ■■■■ petite poule et la leur répéta. "Tu chanteras ■■■■ ci et, toi, ■■■■ ça", leur dit-elle, ■■■■ instant bien. Elle dit ensuite à la petite poule: "Vois comme cette jeune fille pleure. Lorsque ton petit coq sera à bout de forces et s'écroulera dans un coin, tu prendras le relais et tu te mettras à lui raconter la suite de l'histoire, en chantant".

Pendant les trois jours qui précédèrent la noce, la petite poule et le petit ■■■■ reçurent une instruction très poussée et on leur fit soigneusement répéter ce qu'ils allaient devoir dire.

Le soir ■■■■ la veille des noces, la petite vieille appela la jeune fille pour lui dire:

-Petite fille, mademoiselle, tu vas rester ■■■■ la maison. Demain, cet homme contractera mariage avec ■■■■ autre jeune femme. Ce soir, ce sera ses adieux ■■■■ sa vie de garçon (Chaykka, kunan ch'issintan 'kofi thapinkka). C'est pour cette raison que je m'en vais maintenant, afin ■■■■ lui rappeler sa vie.

Après lui avoir confié ■■■■ maison et lui avoir fait part du motif ■■■■ son départ, la petite vieille se dirigea vers le village, emportant ■■■■ petite poule ■■■■ son petit coq. La jeune fille était restée pour veiller à l'entretien du ménage ■■■■, en se sentant toute seule dans cette demeure étrangère, elle se mit ■■■■ gémir ■■■■ à fondre en larmes.

■■■■ l'heure du sommeil la plus douce, la vieille femme pénétra ■■■■ le foyer du fiancé, où l'on enterrait sa vie de garçon.

La petite vieille ■■■■ cherche ■■■■ lui parle en ■■■■ termes:

-Petit garçon, jeune tourtereau, je vois que tu ■■■■ revenu, que tu es réapparu. Au moment de ton arrivée, j'étais très occupée, c'est pour cette raison que je n'ai pas pu te rendre visite. Je partage d'autant plus ton bonheur ■■■■ présent que tu vas t'unir à une femme qui constitue un si bon parti et je me réjouis très fort pour toi. C'est pourquoi je te rends visite ■■■■ ma petite poule. Tu dois savoir que ■■■■ petite poule ■■■■ vertu de rendre les personnes gaies. Peut-être parviendrai-je à t'amuser grâce à elle, à l'occasion ■■■■ ton heureux retour, cher jeune homme.

-Oh, madame, chère madame! C'est vraiment une riche idée!

Mais, au fond de lui, il se disait: "Comment vais-je m'amuser avec ces volatiles". Et il fit servir la petite vieille plusieurs verres des liqueurs qu'ils étaient en train de boire, mais uniquement des fonds. La vieille cependant donnait les liqueurs qu'on lui servait la petite poule à son petit coq.

Le jeune homme et sa fiancée, les membres des deux familles, les amis et les autres personnes appartenant à la communauté du fiancé, tous réunis en agréable compagnie et confortablement assis, faisaient bombance, mangeant des mets exquis et buvant des liqueurs. Tantôt le parrain, tantôt la marraine, donnaient de sages conseils tant à la jeune fille qu'au jeune homme.

Tous les invités s'apprêtaient pour le bal, qui allait être célébré au son des kenes et flûtes. Tous les chanteurs étaient déjà arrivés, ainsi que toute une série de personnes qui allaient donner plus d'éclat à la fête. L'ambiance commençait à s'échauffer. Les kenes, les petites flûtes, les zampoñas éparpillaient leurs notes, quand le petit coq invita la petite poule à danser et ils ouvrirent le bal. C'est cela que cela se passa. Le petit coq dansa avec la petite poule, en y mettant de l'enthousiasme de grâce.

-Vois-tu, mon garçon, comme ma petite poule danse bien -fit remarquer la petite vieille au jeune homme.

En voyant danser les volatiles, toute l'assistance resta bouché bée d'étonnement. "C'était vrai qu'ils savaient danser", commentaient les personnes présentes et elles riaient en réservant un accueil chaleureux à cette agréable surprise. A partir de ce moment, on servit à la petite vieille les boissons les meilleures, les plus fines et les plus recherchées. Mais la vieille femme donna tout au petit coq; elle le faisait boire en lui ouvrant le bec. Lorsqu'il fut saoul, il mit à tourner sur lui-même, encore et encore, jusqu'à ce que, fatigué tant tourner, il allât s'écrouler dans un coin de la salle, émettant un drôle de bruit en se laissant choir en tombant. (Hichutes "wich'ikk!" nispa wihch'ukun k'ankachekka). La petite poule continua alors à danser toute seule, en décrivant de gracieuses pirouettes. -Eh, lève-toi! Eh, réveille-toi! -disait-elle à son petit coq, lui donnant des coups de bec.

Le petit coq était raide, il dormait comme une souche. Il ne se souciait plus le moins du monde de sa compagne. Comme si elle se sentait dédaignée, la petite poule se mit à chanter au petit coq, en lui faisant des allusions voilées:

-Tu dois m'avoir oubliée complètement, complètement.

C'est pour toujours, peut-être, que tu m'as abandonnée? Ecoute-moi et dis-moi: tu ne te souviens plus de rien?..

C'est ces strophes qu'elle débuta son chant. Les personnes l'assistance faisaient des commentaires et disaient à la petite vieille:

-C'était vrai que ta petite poule savait chanter.

Ils se turent ensuite, pour écouter attentivement. Et la petite vieille leur dit:

-Oui, ma petite poule peut chanter mille choses à vous faire mourir de rire. Vous allez présent l'écouter, car elle va en raconter bien davantage.

Les invités se mirent à prêter une oreille attentive. -Dis-moi, ingrat, ne te souviens-tu pas de moi? Pour toi, j'ai quitté père et mère. Pour toi seul, je les ai voués à l'oubli. Je n'ai plus de père, je n'ai plus de mère.

Alors je te délivrais, alors que je te sauvais, seulement alors tu m'as témoigné l'amour, seulement alors tu m'as caressée. Tu m'abandonnes maintenant, tu me l'oubli.

Tu te souviens plus, tu es déjà oublié la fois où mon père, assisté de mère, t'a opiniâtrement combattu, a durement lutté pour te soumettre, pour te dominer.

Tu ne te rappelles plus, peut-être as-tu oublié les rudes travaux, la récolte impossible que tu as dû faire en seul jour. "Trie tout le blé, vigne-le, engrange-le", t'ordonnait-on, exigeait-on de toi.

Sans arrière-pensée, manifeste la moindre crainte, j'ai été ta seule aide, ton seul abri.

Ecoute-moi, ingrat, mauvais amoureux, tu devras être plongé dans un sommeil éternel. Je dois te conduire village maudit, Tutupaka llakta, où je suis née.



C'est ainsi que la petite poule chantait l'histoire qu'on lui avait apprise. En l'entendant, le jeune homme semblait ■ souvenir. "Je crois que j'ai été cet ament", se disait-il en son for intérieur. "Où l'ai-je vue? Il ■ semble avoir connu quelque part cette petite poule et ce petit coq", se répétait-il, entrevoyant de vagues souvenirs.

Le jeune homme s'employa, dès lors, à servir personnellement les boissons à la vieille femme. Il lui ■ ■ bonne chicha, les liqueurs les plus fines. La petite vieille en absorbait une partie et donnait le reste à la petite poule, lui demandant instamment de ■ remémorer:

-Tu connais beaucoup d'autres récits. Continue à chanter. Récite ces belles histoires que je t'ai apprises.

Et la petite poule de chanter une nouvelle histoire:

-Ame sans tendresse, poitrine ■ amours,  
tu oublies à présent et ■ te souviens plus  
des rudes tâches dont t'a chargé mon père,  
les grands sacs, gorgés de blé,  
l'ordre final: "Tu porteras à dos de mule  
ce blé purifié que j'ai semé sur ma terre".

Tu ne savais pas comment faire le travail,  
tu ne pouvais même pas soulever un de ces sacs.  
Je suis ■ à ton aide, j'ai couru à ton secours,  
je me suis acquittée, seule, de toute ■ tâche.

Ton amour est mort désormais, tu n'as plus présente  
à l'esprit la foie où tu as caché ■ robe verte  
■ proximité ■ la mer, et c'est ainsi que tu m'as trompée.  
Tu ne te souviens même pas de cela.

Tu ne te rappelles pas non plus avoir parcouru  
les champs de mon village, ■ jour et de nuit  
avec mon bijou aimé, ■ mon anneau d'or.

Et la belle fontaine aux eaux cristallines  
jaillissant sans fin ■ sept points,  
tu ■ t'en souviens pas davantage ni ■ m'en remercies.

Mon père t'a ordonné d'aménager  
instantanément un jardin resplendissant,  
d'une verdure éternelle et toujours en fleurs.  
Tu ne t'en souviens pas, tu l'as également oublié.

En ■ moment, tu ne me parles même pas de  
■ regarder dans tes yeux, tu ne laisses même pas  
tes oreilles m'entendre ■ ta bouche me parler,  
et ton cœur est pour toujours loin de moi.

En récitant ■ strophes dédiées à son petit coq, la petite poule raconte l'histoire du jeune homme. Pour la stimuler, la vieille femme lui servait verre après verre, tout en observant le jeune homme ■ la dérobée, mine de rien; elle se rendait compte qu'il commençait à se souvenir ■ son passé.

Le jeune ■ ■ disait dans son for intérieur: "C'est cette petite poule ■ la vieille femme qui habite à l'extérieur du village et chez qui nous ■ logé. Je me rappelle qu'elle avait coutume de dire: "Ma petite poule sait très bien chanter". Et moi, je me faisais la réflexion: "D'où vient qu'elle sait chanter?" C'est sûrement ■ fem- ■ qui ■ lui a appris. C'est en ces lieux que j'ai laissé l'élu de mon cœur. Comment est-il possible que je l'ai oubliée? Je ■ rappelle qu'elle m'avait recommandé: "Ne te laisse embrasser ■ aucune femme". Je me rappelle que la toute vieille cuisinière m'a donné un baiser. C'est pour cette raison ■ je l'ai oubliée. Comment peut-elle se porter? Qu'est-il advenu d'elle? Que m'est-il arrivé pour que je l'ai oubliée? Pourquoi ai-je commise une telle bétise? A présent, je me suis engagé ■ en épouser ■ autre".

Voilà les réflexions auxquelles se livrait le jeune homme, en proie ■ une peine effroyable et présentant l'apparence d'un homme ivre. ■ ce moment, la petite poule ■ mit à chanter de nouveau:

-Mauvais amoureux, jeune homme insensible,  
tourtereau sans âme, cœur ■ pierre,  
est-il possible que tu ■ te souviennes plus  
que tu m'as égorgée et coupée en morceaux  
et que tu m'as jetée dans la mer pour récupérer,  
comme on te l'avait ordonné ■ peine de mort,  
l'anneau d'or de ma vieille mère?

C'est seulement ainsi que tu ■ retrouvé le bijou perdu,  
grâce ■ mon aide et à mon sacrifice.

Je ■ t'ai pas demandé quels titres tu possédais,  
je ne me suis souciée ni de ta patrie, ni de ton lignage,  
lorsque j'ai transformé les vifs jardins de mon père  
en vil dépotoir et son blé ■ sable.

Si j'avais ■ ■ ■ quelles ingratitude  
tu allais me payer, je n'aurais pas voulu t'aider  
ni pour ceci ni pour cela ni pour rien.  
Je ■ pleurerais pas aujourd'hui, si mon vigoureux père  
t'avait vaincu, fait prisonnier et soumis.

En ce moment, la maison de mes parents  
est en train de se transformer en tas de fumier,  
la faim y règne et les bêtes meurent  
dans mon bien-aimé village. C'est toi le coupable!

Tu m'as séduite pour que cela ■ produise,  
tu m'as fait quitter mon foyer et mon village.  
Maudite par mon père, maudite par ma mère,  
je suis frappée à jamais d'une double malédiction,  
pour avoir ■ en ton amour trompeur!  
Amour sans mémoire! Amant de perdition!  
Mauvais amoureux! Cœur de pierre!

C'est là-dessus que la petite poule ■ plumes retour-  
nées termina ■ dernier chant. "Comme je ■ sans épuisée!",  
s'exclama-t-elle et elle s'assit. Entretemps, le petit  
matin s'était mis à resplendir, c'était l'aube d'un nou-  
veau jour. A peine le poule eut-elle fini son chant, la  
petite vieille jeta un coup d'oeil ■ l'extérieur et en-  
suite, s'emparant prestement de ■ deux volatiles, elle  
déclara au jeune homme:

-Adieu! J'ai ■ moins contribué à te distraire, en ■ rap-  
pelant ce qui t'était arrivé lors de ■ pérégrinations.

Ayant dit cela, elle s'en alla, tandis que le jeune  
homme restait interdit ■ hébété comme un somnambule. Il  
parvint à se lever de son siège et pénétra ■ sa chambre  
à coucher, où, inexplicablement, il trouva une lettre sur  
son lit. Il en déchira l'enveloppe en toute hâte et lut:  
"Puisque tu m'as laissé sombrer dans l'oubli, je vais  
t'emporter sur un char de feu. J'irai ensuite trouver ■  
mère pour implorer son pardon". Cette lettre était, bien  
eût, de la fille de Lucifer.

Quand il eut achevé la lecture de ce message, le jeune  
homme pâlit de chagrin et d'angoisse. Il entra précipitam-  
ment dans les appartements privés de ses parents et leur  
signala:

-Mon père, ma mère. En arrivant ici, j'étais accompagné  
d'une autre femme, celle qui m'a libéré de l'enfer. ■

que je comprenne comment, j'avais oublié son existence.  
Elle m'avait averti: "Tu ne permettras à aucune femme  
■ t'embrasser, ■ l'exception de ta mère puisqu'elle  
est ■ mère. Si une autre femme t'embrassait, tu oublier-  
rais mon existence à l'instant même". Effectivement,  
lorsque je suis arrivé et que j'ai franchi la porte de  
cette maison et tandis que je vous saluais et conversais  
avec vous, sans permettre à personne de m'embrasser, no-  
tre vieille cuisinière est sortie de sa cuisine, ■ couru  
■ moi, m'a embrassé et m'a donné un baiser. Cela a  
suffi pour que j'oublie l'existence de ma fiancée. Per-  
mettez-moi de la rejoindre. Je demanderai pardon à la  
femme, avec qui je devais ■ marier.

Avec la bénédiction de ■ parents, il sortit ■ chez  
lui et se mit en quête de la jeune fille. Mais la petite  
vieille était, ■ ces entrefaites, déjà arrivée à sa de-  
■ ■ ■, où l'attendait la fille du diable.

-Chère petite fille, ne sois plus affligée. Ton amant va  
arriver dans un moment. Ma petite poule hirsute lui a  
rappelé toute l'histoire de ■ vie.

C'est ■ ces termes que la petite vieille rendit compte  
de ce qui s'était passé, tandis qu'elle lâchait ses oiseaux.  
Le jeune homme arriva à cet instant. Les larmes tombaient  
tristement ■ ses yeux, comme d'une source. Il pénétra  
jusqu'au milieu ■ la ■ et se mit ■ genoux:

-Ma petite colombe, mon petit cœur, pardonne-moi, per-  
pitié. Ce n'est pas ma faute si je t'ai oubliée. Je n'ai  
permis à personne ■ m'embrasser. C'est, par surprise,  
sans que je ■ rende compte de ce qui arrivait, que notre  
toute vieille cuisinière m'a embrassé. C'est pour cette  
raison que j'avais involontairement oublié ton existence.

Sur ■ mots, le jeune homme demanda pardon à la jeune  
fille; mais elle, pleurant sur son infortune, sur son ef-  
froyable disgrâce, ■ voulut pas lui accorder ■ pardon  
et, bien plus, elle lui adressa des récriminations:

-Toi, qui es un homme au fond mauvais, je t'avais accueil-  
li ■ mon village et chez moi, avec la meilleure volon-  
té du ■ ■ ■. Je t'ai apporté mon aide, partout et toujours  
où c'était nécessaire, m'acquittant des choses les plus  
ingénues, veillant à tout; et, en guise de remerciement,  
tu m'as fait pleurer toutes les larmes de ■ corps, tu  
m'as abandonnée et laissée désemparée. A partir d'aujour-  
d'hui, ■ cœur n'est plus à toi.

Comme elle lui donnait cette réponse et qu'elle ne voulait en aucun cas lui pardonner, le jeune homme regagna son foyer, le coeur déchiré. Ses parents venaient de renvoyer la vieille cuisinière. Les invités qui avaient participé à la fête d'adieu à sa vie son garçon attendaient l'arrivée du jeune homme, tout étant préparé pour une noce. Le jour même, on maria le jeune homme et la petite jeune fille qui avait été choisie.

Lorsque les jeunes mariés se retirèrent des lieux où on avait célébré la cérémonie de mariage, un char de feu fit son apparition, crachant des flammes ardentes et faisant frémir l'espace: le jeune homme fut enlevé. Éparpillant des étincelles, semant ses langues de feu, le char de feu se perdit derrière la colline du nom de Puka Puka. La fumée qu'il dégageait couvrit l'horizon tout entier, obcurcissant jusqu'au soleil lui-même.

Les parents du jeune homme fondirent en larmes et jetèrent de grands cris. Toutes les personnes présentes furent surprises, consternées, frappées de stupeur. Depuis ce jour-là, le village du jeune homme était gagné par la panique au simple énoncé du nom de Tutupaka et, maintenant encore, on se souvient de l'arrivée du char de feu, comme s'il s'agissait d'un fait récent.

Voilà l'histoire du jeune homme qui avait vaincu le diable.

(A Casimiro Prieto Valdés)

\*In diebus illis\*, lorsque j'étais garçonnet, j'entendais fréquemment les vieilles femmes s'exclamer, en vantant le mérite et le prix d'un bijou:

-Il vaut autant que le scorpion de fray Gâmez!

J'ai une fille, couronnement s'il en est de ma vie, Fleur de la grâce et écume ■ mer, avec des yeux plus coquins et plus blagueurs que des greffiers; c'est une fille qui ressemble à Vénus lorsque le jour ■ lève. Dans mon entichement de père, j'ai donné à cette belle enfant le sobriquet ■ "petit scorpion ■ Fray Gómez".

En rapportant la tradition suivante, ami Prieto et cher camarade, je me propose d'expliquer les paroles de ces vieilles femmes et la signification de ce compliment flatteur que l'adresse à Annélida.

Le tailleur paie ses dettes — faisant des points, et moi je — trouve pas d'autre manière d'acquitter la dette littéraire que j'ai contractée envers vous, qu'en vous dédiant ces lignes d'une écriture maladroite.

**I**

Fray Gómez était un frère lai contemporain de Don Juan de la Pipirindica, celui à la vaillante pique, et de San Francisco Solano. Il remplissait, dans le monastère des pères franciscains de Lima, les fonctions de responsable du réfectoire dans l'hôpital des ces frères dévoués. Les gens du peuple l'appelaient Fray Gómez, et c'est également sous cette appellation que le désignent les chroniques du monastère et la tradition. Je crois même que le dossier qui existe à Rome, en vue de sa béatification et de sa canonisation, ne le connaît pas sous un autre nom.

Fray Gómez faisait dans mon pays des miracles à profusion, sans s'en rendre compte et, pour ainsi dire, sans le faire exprès. Il faisait des miracles, Monsieur Jourdain "de la prose sans le savoir".

Un jour où le frère lui traversait un pont, un cheval emballé désarçonna son cavalier. Le malheureux resta inanimé sur le sol, avec une fracture du crâne, perdant son sang par la bouche et les narines.

-Il s'est fracassé la tête! Il s'est fracassé la tête! -  
criaient les gens- Que l'on aille à San Lázaro quérir les  
saintes huiles!



Tout le monde se agita et faisait beaucoup de bruit. Fray Gómez s'approche doucement de la victime qui gisait sur le sol, lui mit ■ la bouche le cordon de sa ceinture, lui donna trois bénédictions et, sans l'assistance d'aucun médecin ni de médicament, l'homme ■ crâne fracturé se retrouva aussitôt sur pied, ■ s'il n'avait jamais fait de chute de cheval.

-C'est un miracle, un miracle! Vive fray Gómez! -s'exclamèrent toutes les personnes présentes.

Dans leur enthousiasme, ils firent mine de porter ■ triomphe le frère lai mais ■ dernier, pour échapper ■ cette ovation populaire, dut regagner ■ monastère à toutes jambes et se barricader dans sa cellule.

La chronique franciscaine rapporte différemment la fin de cet épisode: elle prétend que, pour se soustraire à ■ foule en liesse, fray Gómez s'éleva dans les airs ■ parcourut en volant le chemin qui va du pont ■ le tour de son monastère. Je ■ peux démentir ni confirmer les faits. Il se peut que ce soit le ■ ou que ce ne le fût pas. Quand il s'agit d'événements merveilleux, je ne gaspille pas d'encre pour prendre leur défense ou les réfuter.

Ce jour-là, fray Gómez était ■ veine de miracles. En effet, lorsqu'il sortit ■ ■ cellule, il prit ■ direction de l'hôpital, où il rencontre ■ Francisco Solano qui était couché sur un grabat, en proie à une atroce migraine. Le frère lai lui prit le pouls et lui dit:

-Mon père, vous êtes très faible et vous feriez bien d'absorber quelque nourriture.

-Mon frère -répondit le saint-, je n'ai pas d'appétit.

-Faites un effort, révérend père, et tâchez d'avaler ne fût-ce qu'une bouchée.

Et le responsable du réfectoire ■ fit si pressant que le malade, pour mettre fin à ces supplications qui ■ ■ faisaient à l'agacer, imagina de lui demander ■ ■ le vice-roi lui-même n'aurait pu obtenir, car il était impossible de satisfaire un tel caprice ■ cette saison-là.

-Eh bien, petit frère, la seule chose que je mangerais volontiers, ce sont des éthérines.

Fray Gómez plongea alors la main droite dans sa manche gauche et en sortit ces poissons, aussi frais que s'ils fussent sortis tout droit de la mer.

-Les voici, mon père. Puisse-t-ils vous rendre la santé. Je m'en vais, de ce pas, les accommoder.

Et le fait est que, grâce à ces poissons bénits, San Francisco fut guéri comme par enchantement.

Il ■ semble que ■ deux petits miracles, que j'ai incidemment évoqués, sont remarquables ■ leur genre. Il en est beaucoup d'autres, dus à notre frère lai, que je laisse ■ mon encrier, car ■ but n'est pas de vous raconter sa vie et ■ miracles.

Néanmoins, pour satisfaire les curiosités exigeantes, je signalerai que, sur la porte ■ la première cellule du petit cloître qui, aujourd'hui encore, sert d'infirmier, on a apposé une petite peinture à l'huile représentant ces deux miracles, ■ la légende suivante:

"Le vénérable fray Gómez naquit ■ Estrémadure, en 1560. Il prit l'habit à Chuquisaca en 1580 et vint ■ Lima ■ 1587. Il fut infirmier pendant quarante années, pratiquant toutes les vertus, doté de faveurs et de dons célestes. Sa vie fut un miracle perpétuel. Il mourut le 2 mai 1631, en ayant acquis une réputation de sainteté. L'année suivante, son ■ fut placé dans la chapelle d'Aránzazu et, le 13 octobre 1810, sous le maître-autel de l'oratoire, où reposent les pères du monastère. Le docteur Bartolomé María de las Heras assista à la translation des cendres. Cette peinture vénérable fut restaurée par M. Zamudio, le 30 novembre 1882."

## II

Un matin, alors que fray Gómez était dans sa cellule livré ■ ses méditations, on frappa ■ la porte de petits coups discrets et ■ voix dit sur un ton plaintif:

-«Deo gratias...». Loué soit le Seigneur!

-Pour toujours et ■ jamais, Amen. Entre, frère -répondit fray Gómez.

Et un individu quelque peu déguenillé, véritable effigie ■ l'homme ■ qui s'acharne la pauvreté mais dont le visage respirait la droiture proverbiale du vieux Espagnol, pénétra dans la très humble cellule.

Pour tout mobilier, la cellule comportait quatre fauteuils de cuir, une table boiteuse et un grabat sans ■ ■ telas, sans draps ni couverture et une pierre en guise d'oreiller.

-Asseyez-vous, ■ frère, et dites-moi ■ ■ détour ce qui ■ ■ amène -dit fray Gómez.

Il se fait, mon père, que je suis un honnête homme...

-On vous connaît. Persévérez dans cette voie et vous mériterez dans cette vie la paix de la conscience et dans l'autre, la félicité éternelle.

-Et il se fait que je suis colporteur, que j'ai charge de famille et que, faute de moyens, mon commerce périclité, bien que je n'épargne pas ma peine ni mes efforts.

-Ne désespère pas, mon frère, car Dieu récompense celui qui travaille honnêtement.

-Mais il se fait, mon père, que jusqu'à présent Dieu fait la sourde oreille et tarde à me porter secours...

-Ne désespère pas, mon frère, ne désespère pas.

-Il se fait que j'ai déjà frappé à plusieurs portes pour demander un prêt de cinq cents duros mais je suis chaque fois heurté à un refus. Or, il se fait que, cette nuit, plongé dans mes réflexions, je me suis dit: "Allez, Jerro, courage! Va demander cet argent à fray Gêmez, car lui, tout mendiant et pauvre qu'il est, s'il le veut, il trouvera un moyen pour te tirer d'embarras". Et il se fait que c'est pour ça que je suis venu. Mon père, je vous demande, je vous supplie de me prêter cette somme pendant six mois, et vous pouvez être sûr qu'on ne dira pas de moi: "Dans le monde, il existe des gens qui vouent une dévotion à certains saints: leur gratitude dure le temps du miracle; car un bénéfice donne toujours naissance à des ingrats qu'on ne connaissait pas".

-Comment as-tu pu imaginer, mon fils, que tu allais trouver des fonds dans cette triste cellule?

-Il se fait, mon père, que je ne pourrais pas vous répondre; mais j'ai foi en vous et je suis sûr que vous ne me laisserez pas dans le pétrin.

-La foi te sauvera, mon frère. Attends un moment.

Et, promenant son regard sur les murs nus et blancs de la cellule, il vit un scorpion qui marchait tranquillement sur le châssis de fenêtre. Fray Gêmez arracha une page d'un vieux livre, se dirigea vers la fenêtre, prit délicatement la bestiole, l'enveloppa dans le papier et, se tournant vers le vieil Espagnol, il lui dit:

-Tiens, brave homme, prends ce joyau et n'oublie pas de me le rendre dans six mois.

Le bijou était splendide, un véritable joyau, une reine majestueuse, pour le moins. C'était une broche en forme de

scorpion; le corps en était formé d'une magnifique émeraude traversée d'un fil d'or et la tête consistait en un gros diamant qui avait en guise d'yeux deux rubis.

L'usurier, qui était un connaisseur, regarda le joyau avec convoitise et offrit au nécessaire l'avance de deux mille duros; mais notre Espagnol s'obstina à n'accepter que le prêt de cinq cents duros, remboursables en six mois, moyennant un intérêt israélite, bien entendu. Il rédigea et signa les documents et paperasseries d'usage, l'usurier caressant l'espoir qu'à l'échéance le propriétaire de la broche viendrait lui demander un autre prêt et que, les intérêts aidant, ce serait bientôt lui le propriétaire d'un bijou aussi précieux pour son mérite intrinsèque et artistique.

Mais grâce à ce petit capital, le commerce du colporteur prospéra si bien qu'au terme du délai assigné, il put récupérer la broche qu'il rendit à fray Gêmez, emballée dans le même papier.

Ce dernier prit le scorpion, le posa sur le rebord de la fenêtre et, en lui donnant sa bénédiction, déclara: -Petite bête du bon Dieu, poursuis ton chemin.

Et le scorpion se mit à escalader librement les murs de la cellule.

Le lieutenant Jym de l'armée anglaise était notre ami. Lorsqu'il entra dans la Compagnie Anglaise des Vapeurs, nous le voyions chaque mois et nous passions ensemble ■ ou deux soirées de joyeuse ripaille. Jym avait passé ■ grande partie de sa jeunesse en Norvège, et il était un remarquable buveur de whisky et d'absinthe; sous l'effet de ces liqueurs, il lui arrivait d'entonner avec ■ voix de stentor de belles ballades scandinaves, qu'il ■ traduisait ensuite. Un soir, nous étions allés prendre congé de lui ■ sa cabine, ■ le vapeur mettait, le lendemain, le cap sur San Francisco. Jym ne pouvait se permettre de chanter ■ tue-tête dans son lit, comme il ■ avait l'habitude, question de discipline navale, de sorte que nous décidâmes de passer la veillée à nous raconter mutuellement des anecdotes et des aventures de nos vies respectives, en agrémentant la conversation de plusieurs rasades de liqueur. Il devait être deux heures ■ matin lorsque nous, les visiteurs ■ Jym, en terminâmes avec nos anecdotes; seul Jym ■ s'était pas exécuté et ■ exigeâmes qu'il raconte la sienne. Jym ■ cassa dans ■ sofe; il déposa sur une table proche une petite bouteille d'absinthe et un alphon d'eau; il alluma un cigare et se mit à raconter ce qui suit:

Je ne vais pas vous raconter une ballade ni ■ légende nordique, comme les autres fois; il s'agira aujourd'hui d'une histoire véridique, d'une anecdote de l'époque de mon mariage. Vous ■ qu'il y a deux ans, je vivais encore en Norvège; par ■ mère, je suis Norvégien, mais ■ père m'a fait naturaliser anglais. Je me suis marié en Norvège. Mon épouse s'appelle Axeline ou Lina, comme je l'appelle, et si l'envie vous prend ■ pousser une pointe jusqu'à Christianie, allez donc chez moi; mon épouse ■ ravie ■ faire les honneurs de notre maison.

Je commencerais par vous révéler que Lina avait les yeux les plus étrangement endiablés du monde. Elle avait seize ans et j'étais amoureux fou d'elle, mais je voyais ■ ses yeux la haine la plus impitoyable qui puisse naître dans le cœur d'un homme. Lorsque Lina rivait ses yeux aux miens, je sentais une sorte de désespoir, d'inquiétude, m'envahir et j'avais les nerfs ■ fleur de peau; j'avais l'impression que quelqu'un ■ vidait une boîte d'épingles par le sommet du crâne et qu'elles s'éparpillaient le long de ■ épine

dorsale; ■ froid douloureux envahissait mes artères au galop, et j'avais la chair de poule, comme cela arrive en général ■ personnes qui sortent d'un bain glacé, et à celles qui touchent un fruit velu, ou qui voient le tranchant d'une lame, ou qui raclent de leurs ongles un tissu ■ velours, ou encore qui entendent le froufrou de la soie ■ se penchent pour apercevoir le fond d'un précipice. J'éprouvais une sensation identique ■ regardant les yeux de Lina. J'ai consulté plusieurs médecins de ■ connaissance au sujet ■ ce phénomène mais aucun n'a pu me fournir d'explication; ils se bornaient à sourire et à ■ dire ■ ne ■ m'en faire, que j'étais un hystérique et je ne sais quelles autres sottises du genre. Et le comble c'est que j'adorais Lina à l'excès, à la folie, malgré l'effet désastreux qu'avaient ses yeux sur moi. Et ils n'agissaient ■ seulement sur ■ système nerveux; il y avait quelque chose ■ plus merveilleux encore: lorsque Lina était préoccupée ou qu'elle traversait certains états psychiques ou physiologiques, quand elle ■ regardait, je voyais passer sur ■ pupilles la forme vague de petites ombres fugitives couronnées ■ petite pointe de lumière, et c'étaient les idées, oui messieurs, les idées. Ces entités immatérielles et invisibles que nous ■ tous ou presque tous - puisque ■ ceux qui n'ont pas d'idées dans la tête - défilaient sur les pupilles ■ Lina, en revêtant des formes indescriptibles. J'ai parlé d'"ombres" parce que c'est le terme qui rend le mieux ■ que j'ai vu. Elles jaillissaient de derrière la membrane sclérotique, traversaient la pupille et elles étincelaient en arrivant ■ la rétine; à ce moment, je sentais, au fond de mon cerveau, comme un écho, une douloureuse vibration ■ cellules, et j'avais à mon tour une idée en tête.

Il m'arrivait de comparer les yeux de Lina au verre du hublot ■ cabine, par lequel, la nuit, je regardais passer les poissons, saisis d'effroi à cause de la lumière ■ lampe, cognant leurs têtes extravagantes au verre compact, dont l'épaisseur et la forme ■ rendaient leurs silhouettes floues et difformes. Chaque fois que je voyais cette procession d'idées dans les yeux de Lina, je me disais: "Allons bon! Voilà encore des poissons qui passent!" Seulement ces derniers traversaient d'une façon mystérieuse la pupille de ma bien-aimée et ■ ménageaient un repaire ■ les requins obscurs de mon cerveau.

Mais, bah! je suis un désordonné. Je vous parle du phénomène sans vous avoir décrit les yeux et les charmes de ma Lina. Elle est brune et pâle; ses cheveux ondulés frisent naturellement dans son cou, avec une grâce si adorable que jamais je ne fus autant séduit par la beauté d'une femme que par la nuque de Lina, pour l'endroit précis où celle-ci s'engloutissait dans la noirceur soyeuse de ses cheveux. Les lèvres de Lina, presque toujours entrouvertes, à l'angle d'une certaine raideur enfantine de la lèvre supérieure, étaient tellement rouges qu'on aurait dit qu'elles avaient l'habitude de manger des fraises, de boire du sang ou de concentrer les intenses rougeurs; c'est probablement pour cette dernière raison, parce que les lèvres pâliassent quand les joues de Lina se coloraient de rouge. Sous ces lèvres étaient dissimulées de toutes petites dents si blanches qu'elles illuminaient le visage de Lina, lorsqu'un rayon de soleil les éclairait. C'était pour moi un délice de voir Lina mordre dans des cerises; c'est volontiers que je me serais laissé mordre par cette délicieuse petite bouche s'il n'y avait eu ces yeux démoniaques logés plus haut. Ces yeux! Lina, je le répète, est brune à la chevelure et à la peau et sourcils noirs. Si d'aventure vous aviez pu le voir endormie, je vous aurais demandé: "De quelle couleur, à votre avis, sont les yeux de Lina?" Il est probable que, influencés par la couleur de sa chevelure, vous auriez répondu: "Ils doivent être noirs". Quelle erreur! Eh bien, non, messieurs: les yeux de Lina avaient une couleur, bien sûr, mais aucun oculiste ni aucun peintre au monde n'aurait pu la déterminer ni la reproduire. Les yeux de Lina avaient un contour parfait, étaient bien dessinés et grands; une ligne bleuâtre faisait le tour de l'œil, comme s'il s'était agi de l'ombre ténue de ses longs cils. Jusqu'ici, vous le remarquez, il n'y a rien d'énorme. C'étaient là les yeux de Lina, fermés ou à moitié ouverts; mais lorsqu'ils étaient grand ouverts et que leurs pupilles étincelaient, c'était le début de ses encoûtements. Personne ne m'ôtera de la tête que Méphistophélès avait son cabinet de travail derrière ces pupilles. Elles étaient d'une couleur qui fluctuait entre toutes celles de la gamme et leurs combinaisons les plus compliquées. Ils ressemblaient parfois à deux grandes émeraudes, éclairées de derrière par des escarboucles lumineuses. Les éclairs verdâtres et rou-

geâtres qu'ils lançaient, s'irisaient peu à peu et revêtaient mille teintes, les bulles de savon; celles-ci faisaient place à une couleur indéfinissable mais uniforme qui les recouvraient toutes et, au centre palpitait un petit point de lumière, des plus mortifiants étant donné les tons félins et diaboliques qu'il revêtait. Les ardeurs du sang de Lina, ses tensions nerveuses, ses irritations, ses plaisirs, les subtilités et les jeux de son esprit, étaient traduits par la coloration que prenait ce point de lumière mystérieuse.

Forcé de fréquenter Lina, j'ai fini par pouvoir interpréter partiellement les reflets multiples de ses yeux. Son sentimentalisme de jeune fille romantique se manifestait par des éclairs verts; ses joies, par des éclairs violets; sa jalousie, par des éclairs jaunes; et ses ardeurs de femme passionnée, par des éclairs rouges. Ses yeux produisaient sur moi un effet désastreux. Ils exerçaient un empire insoutenable et je sentais ma dignité d'homme humiliée par cette sorte d'esclavage mystérieux, imposée à mon âme par ces yeux que je voyais comme des personnes. C'est en vain que j'essayais de résister; les yeux de Lina me subjuguèrent et je sentais qu'ils m'extirpaient l'âme pour la triturer et la consumer entre deux étincelles de ces regards dignes de Lucifer. L'âme brûlant d'amour et de colère, je finissais par baiser les yeux, parce que je sentais que mon système était à vif et que mon cerveau palpitait dans mon crâne, comme un bourdon prisonnier d'une roche. Lina ne se rendait pas compte de l'effet désastreux que produisaient ses yeux sur moi. Tout Christianisme vantait leur beauté et ils ne causaient à personne l'impression terrible qu'ils me faisaient à moi: il semblait que moi seul étais désigné pour être leur victime. Mon orgueil se révoltait parfois car je pensais que Lina abusait de son pouvoir et qu'elle prenait plaisir à m'humilier; ma dignité d'homme avait des sursauts vindicatifs, réclamant des privilèges imaginaires, et à mon tour il m'arrivait de tyranniser sa fiancée, exigeant d'elle des sacrifices et la froissant au point de la faire fondre en larmes. Au fond de moi, je nourrissais un dessein, que je tentais de réaliser en cachette; oui, derrière cette révolte courageuse contre la tyrannie de ses pupilles, c'était la lâcheté qui se dissimulait: en faisant pleurer Lina, je l'amenais à fermer les yeux, et ses yeux

fermés, je me sentais libéré de mes chaînes. Mais la pauvre petite ignorait l'arme terrible qu'elle avait contre moi; simple et candide, la brave fille avait un cœur d'or et elle m'adorait et m'obéissait. Ce qu'il y avait de plus curieux en ce qui me concerne, c'est que je haïssais mes beaux yeux et que, simultanément, je l'aimais pour eux. Bien que je sortisse toujours vaincu, je me remettais chaque fois à lutter contre mes terribles pupilles, avec l'espoir de vaincre. Et pourtant, combien de fois les rouges éclairs de l'amour me firent-ils l'effet de cent coups de canon tirés sur mes nerfs! Et, par amour-propre, je ne voulais pas faire part de mon esclavage à Lina.

Nos amours devaient avoir une issue, comme ils en ont tous: soit j'épousais Lina, soit je rompais avec elle. La dernière solution était impossible; je devais me séparer avec Lina. Ce qui m'atterrissait dans la vie d'un jeune époux, c'était la perspective que mes yeux allaient éclairer ma vieillesse d'une façon terrible. Alors que l'époque approchait où je devais demander la main de Lina à son père, un riche armateur, l'obsession des yeux de ma fiancée était devenue insupportable pour moi. La nuit, je les voyais briller comme des charbons ardents dans les ténèbres de ma chambre, terribles et menaçants, au plafond; si je détournais mon regard du mur, ils s'y trouvaient incrustés; si je fermais mes yeux, ils adhéraient à mes paupières avec une intensité lumineuse telle, que leur éclat illuminait le tissu des artérioles et veinules de leur membrane. Éreinté, je finissais par m'endormir et les regards de Lina remplissaient mon sommeil d'étéux qui me resserraient et m'étranglaient l'âme. Que faire? J'échafaudai mille projets; mais -je ne sais pas si c'est par orgueil, par amour, ou par vertu d'une notion du devoir bien ancrée dans mon esprit- je n'ai jamais songé à renoncer à Lina.

Lina fut au comble du bonheur le jour où je la demandai en mariage. Oh, comme mes yeux brillaient et quels regards diaboliques ils lançaient! Je l'étreignais dans mes bras, délirante d'amour, mais je dus, au bord de l'évanouissement, fermer les yeux en embrassant ses lèvres tièdes et couleur de sang:

-Ferme les yeux, ma petite Lina, je t'en prie!

Surprise, elle les ouvrit davantage et, me voyant pâle et décomposé, elle me demanda avec frayeur et en me prenant

les mains:

-Qu'as-tu, Jym?... Parle. Grand Dieu!... Es-tu malade?

Parle.

-Non... pardonne-moi; je n'ai rien, rien... -lui répondis-je sans le regarder.

-Tu mens, il t'arrive quelque chose...

-C'était un étourdissement, Lina... Cela va passer...

-Et pourquoi voulais-tu que je ferme les yeux? Tu ne veux que je te regarde, mon amour?

Je ne répondis pas et la regardai avec crainte. Oh! Ces yeux terribles existaient bien, tous leurs insupportables éclairs traduisant la surprise, l'amour et l'inquiétude. En remarquant mon silence gêné, Lina s'alarma davantage. Elle s'assit sur mes genoux, prit ma tête entre ses mains et me dit brusquement:

-Non, Jym, tu me trompes, il y a quelque chose d'étrange dans ton comportement depuis quelque temps: tu as fait une mauvaise action, car seule ceux qui n'ont pas la conscience tranquille n'osent pas regarder quelqu'un en face. Je trouverai la réponse en te regardant dans les yeux; regarde-moi, regarde-moi.

Je fermai les yeux et lui donnai un baiser sur le front. -Ne m'embrasse pas; regarde-moi, regarde-moi.

-Oh, je t'en prie, Lina, laisse-moi...

-Mais pourquoi ne veux-tu pas me regarder dans les yeux? -demanda-t-elle avec insistance, en pleurant presque.

Cela me faisait beaucoup de peine de lui faire mal et j'avais à la fois fort honte de lui avouer mon problème:

-Je ne te regarde pas, étant donné que tes yeux m'assaillent; parce qu'ils m'ont une peur bleue, que je ne m'explique pas et ne peux réprimer. -Je me tus alors et retournai chez moi, après que Lina eut quitté la pièce, en sanglots.

Le lendemain, lorsque je vins lui rendre visite, on me fit entrer dans sa chambre: Lina s'était réveillée avec une angine. Ma fiancée était blottie et la pièce, pratiquement plongée dans les ténèbres. Cet état de choses me réjouit, et combien! Je m'assis sur le bord du lit et lui parlai avec passion de mes projets pour l'avenir. J'avais réfléchi la nuit précédente et estimé que la meilleure chose à faire pour que nous fussions heureux, consistait à lui faire part de mes souffrances ridicules. Peut-être allions-nous pouvoir nous mettre d'accord... Elle pouvait,



par exemple, porter des lunettes noires. Après que je lui eus révélé ses souffrances, Lina garda le silence pendant un moment.

-Ah, quelles sornettes! -ce furent là ses seules paroles.

Puis, vingt jours durant, Lina ne quitta pas le lit et le médecin, disait-on, avait donné l'ordre de ne pas se laisser entrer. Le jour où Lina se leva, elle se fit appeler. Notre mariage devait avoir lieu quelques jours plus tard et elle avait déjà reçu de nombreux cadeaux de ses amis et parents. Lina me fit venir pour me montrer la robe de fleurs d'oranger, qu'on lui avait apporté pendant sa maladie, ainsi que les cadeaux. La chambre était baignée dans une forte pénombre et je pouvais à peine voir Lina; elle s'assit sur un sofa, en tournant le dos à la fenêtre qui était entrouverte, et se mit à me montrer ses bracelets, bagues, colliers, vêtements, quelques colombes d'albâtre, des perles, des boucles d'oreilles et je ne sais quels autres objets précieux. Un cadeau de son père, le vieil armateur: il s'agissait d'un petit bateau de plaisance, c'est-à-dire qu'il ne s'agissait pas du navire lui-même mais du titre de propriété; il y avait également mes cadeaux et celui que Lina me faisait, en l'occurrence un coffret en cristal de Chine, tapissé de velours rouge.

En souriant, Lina me présentait les cadeaux et, moi, avec une galanterie d'amoureux, je lui baisais le main. Elle finit par me tendre, en tremblant, le coffret.

-Examine-le à la lumière -me dit-elle-, ce sont des pierres précieuses dont l'éclat doit être apprécié comme il se doit.

Elle repoussa donc un battant de la fenêtre. J'ouvris le coffret et mes cheveux, d'épouvante, se dressèrent sur ma tête; je dus devenir monstrueusement pâle. Je levai la tête, horrifié, et je vis que Lina me regardait fixement ses yeux noirs, vitreux et immobiles. Un sourire, mi-amoureux mi-ironique, se dessinait sur les lèvres, couleur fraises des bois, de ma fiancée. Je bondis, désespéré, et pris violemment Lina par le main.

-Qu'es-tu fait malheureuse?

-C'est mon cadeau à nous! -répondit-elle tranquillement.

Lina était aveugle. Des yeux de verre étaient à présent logés dans ses orbites, comme des hôtes étrangers, et les siens, ceux de ma Lina, ces yeux étranges qui m'avaient tant fait souffrir, menaçants et moqueurs, ils me regardaient du

de son coffret rouge, de ce regard démoniaque qui leur était coutumier.

Lorsque Jym acheva son récit, nous restâmes tous silencieux, sous le coup de l'émotion. L'histoire était vraiment terrible. Jym prit un verre d'absinthe et le vida d'un trait. Ensuite, il nous regarda d'un air mélancolique. Mes amis, pensifs, regardaient, l'un le hublot de la cabine et l'autre, la lampe qui balançait au rythme du roulis du navire. Jym partit soudain d'un grand éclat de rire moqueur, qui fit l'effet d'un coup de carillon au milieu de nos méditations.

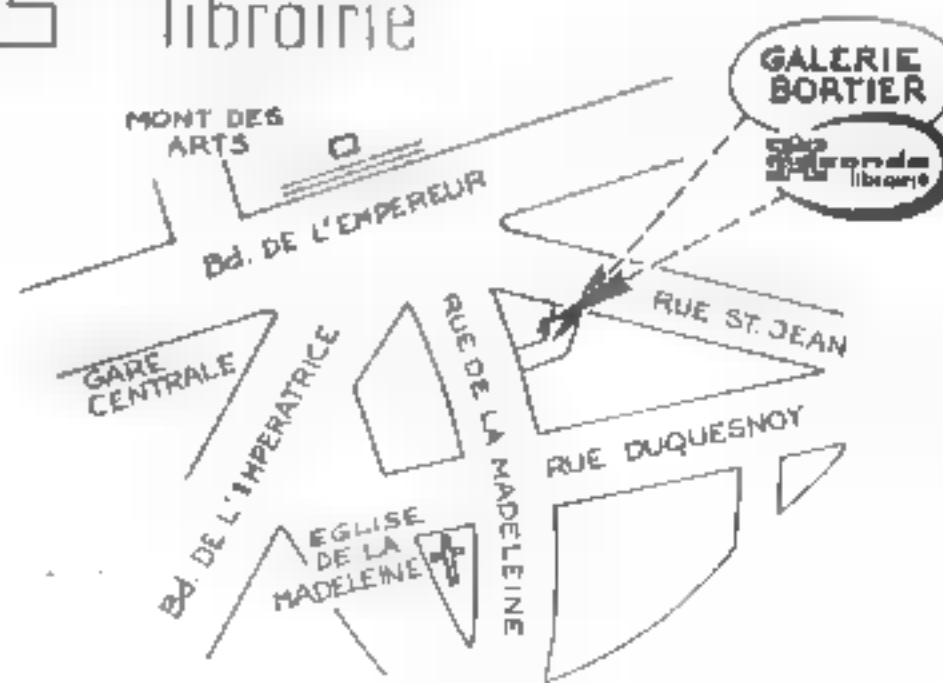
-Mais enfin! Vous croyez qu'il existe une femme dans ce monde qui soit capable du sacrifice que je vous ai raconté? Si les yeux d'une femme vous font mal, savez-vous pour quelle solution elle optera? Elle vous arrache vos yeux pour que vous ne voyiez plus les siens. Non, mes amis. Je vous ai raconté une histoire invraisemblable, dont j'ai l'honneur de vous présenter l'auteur.

Et il brandit sa petite bouteille d'absinthe, qui ressemblait à une solution concentrée d'émeraude.

  
macondo  
librairie

8-10 galerie Bortier  
1000 Bruxelles

tél. 511.57.88



Personne ne sut jamais exactement à ■ suite de quels déboires politiques don Santiago Rosales renonça ■ son siège de député à Lima et se retira dans son domaine reculé de la montagne pour y finir ses jours dans son hacienda de Tambo chico. Il y vécut en compagnie de son étrange fille, Luz Rosales, une beauté ■ carte postale, qui laissait muets d'admiration les jeunes gens de la sierra par la splendeur de sa chevelure blonde.

Pour nous, races brunes, la couleur blonde a toujours constitué un attribut mystérieux. Blonds sont les Christs, de même que le premier roi mage qui, dans les crèches de décembre pour enfants, ■ dirige vers le ■ entre une haie d'agneaux. Les gens de la région entière éprouvaient une sympathie mêlée de crainte pour Luz Rosales, ■ personne ne l'aimait trop son père, ce gentilhomme roque ■ sévère, qui, en marchant, brandissait sa cravache.

"Tambo chico" (Petite auberge), ainsi nommée avec une orgueilleuse modestie par quelque matamore espagnol, était l'hacienda la plus importante de la vallée ■ elle englobait dans ses dépendances, très fertiles, un cours d'eau, deux montagnes et une ancienne construction des indiens, à la fois forteresse et nécropole, qu'ils appellent la "Huaca grande". Elle est érigée au beau milieu ■ la vallée, ■ dressant sur la colline ■ ses nids ■ chouettes et rendue plus sinistre encore par la présence de couloirs sombres, où aucun peon ne voudrait s'aventurer. Il est possible qu'un passage secret ■ reliât au cours d'eau et on prétend ■ c'est par là que les émissaires d'Atahualpa se seraient échappés.

D'après la tradition, ils arrivaient avec leurs ■ remplis d'or, quand ils apprirent la chute de l'Empire. Les lingots restèrent là, au fil des couloirs souterrains, disposés à l'image des ailes d'un moulin, comme les rayons du soleil sur les poteries indiennes. S'il n'y avait la vigilance des chouettes qui, de faction, prévenaient le vol en émettant leurs ■, il devait être possible de les prendre. Les momies des chefs indiens, qui sont enterrés là, s'éveillent si quelqu'un fait mine de violer les sépultures; plus d'une fois, au plus profond de la nuit, on a perçu le bruit ■ leurs mâchoires chiquant l'amère coca, avec cette interminable mastication des indiens péruviens.

C'est pourquoi, le jour où don Santiago Rosales voulut,

en mordant, compléter ses collections, aucun Indien de race pure n'accepta de le seconder. Ce n'est qu'en faisant appel à des peones venus de la côte qu'il put, à dos ■ mule, faire sortir de la huaca grande les ustensiles ■ or avec lesquels les indiens enterraient leurs morts; des poteries noires à dessins de pluie; les dieux aux grandes oreilles et au large sourire portant ■ bout de bras les rayons du dieu Soleil ou un verre de chicha; et enfin les ■ admirablement conservées, les momies ■ l'attitude soumise et souffreteuse, ■ leurs cheveux luisants et leurs mains jointes sur la poitrine, les momies ■ genoux devant Viracocha.

Aucun indien ■ ■ vallée n'osa s'opposer au sacrilège. Quatre siècles d'épouvante leur avaient fait accepter, en soupirant, ■ pires tragédies. Mais, la soir, ils se rassemblaient à la hutte de la vieille Tomasa, qui était une sorcière réputée, pour lui demander protection et vengeance. Personne n'avait eu l'audace de chercher des momies dans cette forteresse ■ ruines, ■ ■ des quatre siècles de colonie espagnole et ■ république péruvienne. Tout au plus ■ marchands cupides recherchaient-ils dans les pauvres ■ ■ des environs ces coquillages vernis de noir, ■ serpente ■ terre cuite par la bouche ■ qui l'eau s'écoule en chantant, ■ les modèles ■ collection les plus rares, en l'occurrence les assiettes noires dont le fond met ■ scène un couple d'indiens en train de forniquer impudemment - rares parce que les images obscènes étaient interdites dans l'Empire-, tout cela était recherché pour être vendu à Lima ■ étrangers de passage. Ce sont autant de simples attributs du mort destinés à lui permettre, en s'éveillant à une vie nouvelle, ■ croquer quelques grains de maïs, de boire la chicha à la cruche et de mâcher la coca, qui lui donnera la force ■ poursuivre sa route vers le dieu Soleil au-delà du lac Titicaca. Mais ■ ■ pouvait, en aucun cas, toucher aux momies; les momies sont sacrées. Don Santiago Rosales allait ■ heurter ■ pouvoir ■ Tomasa la sorcière.

Pendant quinze jours et quinze nuits, ce pouvoir semble tenu en échec. Avec d'infinies précautions, en les achetant au prix ■ refuge de voyageurs, qui est abusif, les Indiens purent se procurer un mouchoir du maître de l'hacienda ainsi que des cheveux, imprudemment jetés par le coiffeur. Tout cela, combiné à d'étranges mixtures, servit à fabriquer une

groupée aux proportions régulières, qui portait sur la poitrine un coeur visible comme en ont les scapulaires qu'offrent les missionnaires. Et, après avoir consulté l'amère coca, en la mâchant en commun, pour voir si le sort leur serait favorable, en pleurant, ils plantèrent tous au centre de ce coeur une de ■■■ épingles au manche en forme ■■■ cuillère d'or, avec lesquelles les ■■■ agrafent leur ■■■ te. Un crapaud gonflé agonisait à proximité des chandelles et la chaise-bouris du mur, clouée par les ailes, ouvrait et refermait tristement la gueule. La sorcière se mit alors à émettre d'humbles et mélancoliques lamentations, adressées aux puissances infernales: "Mama coca, mamitay, je te demande, par le diable de Huamachuco, par le diable de Huancayo, par tous les diables à queue..."

Les kenos retentirent gaiement dans la vallée jusqu'aux petites heures, annonçant que l'aurore verrait la rédemption de la race vaincue.

Malin, le lendemain, don Santiago et ■■■ fille étaient ■■■ cheval, dirigeant les fouilles dans la forteresse. ■■■ loin, la chevalure blanche de la "jeune fille lumière" resplendissait de façon éblouissante. Les indiens détournèrent les yeux d'elle avec ■■■ crainte visible.

Pendant toute cette journée-là, ils virent défiler à dos de lama les momies d'un noir de plomb et à la longue chevalure pendante. On devinait qu'il s'agissait ■■■ grands personnages, de chefs militaires ou de princes, à l'élégance des poteries et des tissus qui entouraient les dépouilles, aux lamas en or, dont le dos était percé pour ■■■ coca d'incinération.

Néanmoins, don Santiago n'était ■■■ satisfait de ses découvertes. Ce qu'il cherchait, c'était une momie de femme, une momie ■■■ princesse antique, qui eût été la plus belle pièce ■■■ collection. On devait poursuivre les fouilles plus loin, dans un de ■■■ souterrains obstrués de sable durcil... Deux très vieux indiens s'avancèrent alors au devant du maître, tenant leur bonnet ■■■ main et ■■■ signant sur la bouche avant ■■■ parler, pour la purifier. Avec force sanglots et signes de soumission, ils implorèrent le taite de laisser les morts en paix. Qui allait faire pleuvoir ■■■ le maïs, faire prospérer la coca, si tous les ancêtres quittaient la vallée et que seuls restaient leurs esprits rancuniers, à hanter la nuit les maisons? Le prêtre n'était

pas en ■■■ de comprendre ces choses, le maître peut-être bien.

Les délégués aperçurent, ■■■ les tables du salon de l'hacienda, où ils l'avaient suivi en gémissant, les momies déterrées, mais ■■■ voulurent pas les regarder en face. Ils promettaient tout, comme leurs aïeux aux conquérants espagnols; ils promettaient leurs récoltes et leur bétail si le taite ordonnait ■■■ replacer dans le sépulcre de la forteresse les momies des protecteurs de la vallée. Pour toute réponse, le maître fit allusion à l'excellente cravache dont il châtiât les audacieux.

■■■ ne put jamais si ■■■ fut cet argument ■■■ la beauté de Luz Rosales qui opéra le miracle. Toujours est-il que, deux jours plus tard, les Indiens revinrent de leur propre initiative ■■■ proposant d'indiquer l'emplacement des sacs d'or légendaires. ■■■ l'armée de guérisseurs, dont le plus vieux représentant arriva, affublé d'un poncho violet et portant encore ■■■ houcle d'argent ■■■ l'oreille gauche, comme les soldats d'antan, avait gardé le secret de génération en génération. On se fixa rendez-vous pour le lendemain, le dimanche, et ce jour-là on fut à Tambo Chico la meilleure chicha de maïs qui soit. A cinq heures du matin, sans éveiller personne dans la maison, pour que la surprise fût plus grande, don Santiago partit pour la forteresse en compagnie des peones, qui avaient passé la nuit entière, dirent-ils, dans le refuge de l'hacienda.

Lorsque les lampes de mineurs furent allumées, tous descendirent avec le taite dans le labyrinthe de corridors, taillés un jour à ■■■ le granit de la montagne. ■■■ la lueur vacillante, on voyait encore confusément les peintures rupestres, ■■■ moitié effacées, qui, avec la même ingénuité que sur les poteries, représentaient une scène de victoire du taite ■■■ Soleil. Il fallut creuser à l'emplacement qu'ils indiquèrent, jusqu'à ce que le choc de la pioche et la lueur de la lampe révélèrent la barre d'argent, qui marquait la fin de la longue galerie. Ils travaillèrent avec acharnement pendant deux heures pour parvenir à soulever une dalle, qui mit à découvert l'excavation pleine de têtes ■■■ morts. Là s'amorçait un passage de pierres imbriquées les unes dans les autres, constituant un ensemble aussi parfait que celui du temple du Soleil, à Cuzco. Au fur et à mesure qu'ils s'y enfouaient, il allait en s'élargis-

sant, et dans les niches des pierres taillées comme des socles figurait, au grand étonnement du paesant, une prodigieuse collection de vases antiques. Don Santiago ne se tenait plus ■ jole, c'était du délire: c'était un formidable musée de poteries! Même Berlin ne possédait rien ■ pareil!

Le sol de pierre disparaissait sous les tapis de couleurs qui, avec une rigueur géométrique et une ingénuité pleine de grâce, représentaient des profils de pumas, des lamas ■ croupis, ou ces yeux entourés d'ailes qui, dans les peintures et sur les vases, symbolisent la rapide vigilance du maître. De temps ■ temps, ■■■■ pour intimider l'audacieux, une idole brandissait bien visiblement sa flèche, plus longue qu'une lance; elle était peinturlurée de bleu et de rouge, mais son visage serein respirait une royale noblesse. Au tournant d'un corridor, une lumière verdâtre illumina la grotte du fond. C'est là qu'ils devaient trouver le trésor de l'Inca, les Indiens l'avaient prédit! Ils aperçurent les jarres noires en terre cuite, selon toute vraisemblance, remplies de harres d'or et d'argent, ■ de ces perles ■ Sachua que convoitait le conquérant espagnol. Don Santiago courut vers la faible lumière et s'arrêta, comblé. Il y avait là une momie, la momie de femme qu'il avait cherchée ■■■■ tant d'opiniâtreté et qui veillait sur le trésor millénaire!

Soudain, un cri à vous faire dresser les cheveux sur la tête, un cri d'effroi, retentit dans la grotte, tandis que les Indiens se regardaient ■ silence et ■ préparaient à jurer qu'ils n'étaient au courant de rien. Don Santiago arracha sa lanterne ■ un peón. Le masque de laine brune qui couvrait le visage était le portrait ingénu, voire ironique, de Luz Rosales, ■■ les deux immenses rectangles bleus qui, chez les momies, figuraient les yeux. Dans son désespoir, il déchira alors les cordes de chanvre, les bandelettes de tissu blanc et noir, pour voir son visage. Accroupie dans une attitude de prière, les bras en croix, la blonde chevelure répandue sur la poitrine morte, c'était sa fille, Luz Rosales, qui se trouvait là; sa fille ou, du moins, ■ réplique exacte, son ébaï ■■ travers les siècles. Stupéfait, effolé, il sortit en direction du cours d'eau par l'enfractuosité ménagée dans la roche et, lacérant ■■ vêtements aux ronces, il courut, courut le long de la berge pour chercher Luz dans la maison de l'hacienda, l'appelant à grands cris du chemin. Mais Luz Rosales avait disparu de Tambo chico

et on ne put jamais la retrouver.

Quelques méfis libéraux du "Club du Progrès" expliquèrent plus tard au juge du tribunal de première instance ■■ ■■ province que les Indiens avaient enlevé Luz pendant la nuit et l'avaient embaumée, en faisant appel aux anti-■ techniques, gardées secrètes et que nous croyons aujourd'hui perdues, puis ils auraient fait macérer le corps de la momie blonde dans de grandes jarres, durant le reste de la nuit.

Mais ■■ les habitants de la vallée savent fort bien que ce fut ■ cette façon que se vengèrent les morts de la forteresse. Ils en veulent pour preuve le fait que les momies disparurent de la maison lorsque l'on emmena don Santiago ■ l'asile d'aliénés et que, les nuits de pleine lune, on les entend encore chiquer la coca nourrissante des aïeux.

---

#### FINIS DESOLATRIX VERITAE.

Lorsque je ■■ suis redressé, j'ai eu l'impression d'avoir été animé par une décharge électrique. Mon squelette était intact et je pouvais sans difficulté bouger bras et jambes, ■■ ce décor tragique. Il ne restait aucune trace de vie sur cette étendue stérile. Tout ce qui, un jour, avait été animé, tout ce qui devait surgir sur la terre à partir du germe, les édifices, les arbres, les hommes, les eaux, le bruit ■■ ■■ mer, tout avait pris fin. Je me trouvais dans un endroit désert parce ■■ dépeuplé. ■ l'horizon illimité et sombre, rien ne se détachait sur le sol. Le Soleil, ■■ un immense et jaune foyer, était immobile ■■ vastes confins et ses rayons désormais froids ne stimulaient plus la terre. D'énormes ■■ noires de nuages immobiles obstruaient le ciel. Il y avait, autour de moi, un grand amoncellement d'os et c'est avec difficulté que l'on apercevait le sol. Je sentis soudain qu'une vibration uniforme agitait toutes les dépouilles. Comme mus par un courant électrique intermittent, les ■■ luttalent pour se lever et retombaient inertes, com- ■■ évanouis. Le pâle reflet du Soleil, mort désormais, jaunissait à peine cette vision douloureuse.

C'est alors qu'au prix de grands efforts je pus me souvenir du passé. Il me semblait être éveillé après un bref som-

meil, Je me rappelais certaines choses et pus reconstituer ce qui suit: la dernière chose dont je me souvenais, c'était que je me trouvais ■■■ lit. Une lumière pâle illuminait ma chambre à coucher et un ami, mon médecin, ■■■ prenait le pouls, d'un air grave, sans dire un mot. Ma mère et mes sœurs pénétrèrent soudain dans ma chambre. J'entendis des chuchotements, je vis des visages attristés et un seul mot du médecin suffit à les faire éclater en sanglots. Le médecin fit un signe. Je ne pouvais plus bouger; j'avais perdu le contrôle de moi-même et les paupières retombaient lourdement sur mes yeux. Cependant, je restais parfaitement conscient. Je continuais à percevoir les pleurs; je sentis que quelqu'un, ma mère, m'embrassait en pleurant; que l'on déposait un Christ de métal sur ma poitrine; ■■■ main plaça un miroir en face de mes lèvres et ensuite tout s'évanouit.

J'ai, bien sûr, dû être enterré dans la cimetièrre de mon village. Il ne se trouvait pas ■■■ plus d'un kilomètre de distance de la ville; nous y possédions un caveau de famille. Pourquoi, dès lors, me trouvais-je dans ces parages désolés, alors que l'esprit animal à nouveau mon squelette à cette heure ultime?

Qui pouvait avoir transféré ■■■ restes ■■■ cet étrange endroit? Par ailleurs, où se trouvaient les êtres qui m'étaient chers? Pourquoi étais-je seul au milieu de tant de dénuilien? Un doute mortel et froid ■■■ tenaillait. Je regardai muet loin que portait ■■■ vue pour chercher sur l'étendue grise quelque chose de tangible, à quoi j'aurais ■■■ me référer, et j'aperçus ■■■ loin, très loin, ■■■ l'immense étendue d'os, un squelette qui, comme moi, était debout dans ce champ de désolation. Parmi le grand charnier, il ■■■ avait à présent plusieurs squelettes qui ■■■ redressaient ■■■ tentaient de tenir sur leurs jambes, mais en vain: ils retombaient, inanimés, sur la terre. C'est avec difficulté que j'entrepris ma progression parmi les débris d'os et en direction de ce squelette. Des tibias, des omoplates et des crânes croisaient soudain ma route, à grande vitesse, pour aller rejoindre leurs corps respectifs. J'atteignis l'endroit où le squelette, solennel et grave, se dressait. Il regardait avec une tristesse désespérée cette étendue et ce ne fut que lorsque, dans mon approche, je me plaçai à côté de lui, qu'il se rendit compte de ma présence.

-Qui êtes-vous, esprit, et où sommes-nous? -demandai-je.

Il ■■■ répondit pas.

-Que s'est-il passé? Quel étrange cauchemar vivons-nous? Pourquoi suis-je ici? Ne pourriez-vous pas me répondre? Qui a rendu la vie à mes os? Qui m'a redonné ces sens qui me permettent de raisonner? Pourquoi ■■■ corps a-t-il abouti ici? Dites-moi, combien de temps cela fait-il que j'ai disparu de la vie? Où sont les êtres qui m'étaient chers? Est-ce que ceci est la terre? Est-ce que cet astre est le Soleil? Parlez-moi, au nom ■■■ vos souvenirs les plus chers; fournissez-moi une explication qui puisse apaiser ce doute cruel qui me tenaille... Peut-être sommes-nous ■■■ enfer?... ■■■

Le squelette ne me répondait pas.

-Mais, ■■■ Dieu, dites-moi quelque chose! Combien de temps cela fait-il que j'ai cessé de vivre?... Quand je vivais, j'appartenais à une nation jeune, à un continent neuf; la vie était belle, les arbres égayaient le monde, les cours d'eau coulaient en débordant, un souffle d'activité faisait évoluer la création. Où sommes-nous?... ■■■

-Sur la terre.

-Mais, et le temps?

-Il n'y a plus de temps.

-Et l'espace?

-Il n'y a plus d'Espace.

-Et le soleil?

-Tu le vois là, qui agonise; il ne bouge déjà plus.

-Qu'est-ce qui a tué notre monde?

-Les siècles.

-C'est donc la fin du monde? Dieu nous a appelés?...

-Qui sait!

-Dieu va-t-il se manifester à présent? Peut-être sommes-nous destinés à une autre planète, à une autre vie?...

-Qui sait!

-De nombreux siècles se sont-ils écoulés? L'humanité a-t-elle vécu longtemps? Qu'advient-il du progrès des hommes? N'est-il, par hasard, rien resté de tous leurs efforts, de toutes leurs préoccupations? Le temps a-t-il pu détruire tant de choses magnifiques?

-Qui sait!

-Mais dites-moi quelque chose! Fournissez-moi une explication, mettez un terme ■■■ cette torture ou laissez-moi dans le néant, mais ne prolongez pas cet état de déchirement. La fin est-elle pour cette nuit? Y aura-t-il une nouvelle aurore?



A3.



riaît. Elle ne gardait plus le lit, et tout allait pour le mieux. Je ne versais plus de larmes pour ma mère.

Malgré à présent, je pleurais d'autant plus, en l'évoquant ainsi: malade, prostrée, quand elle m'aimait davantage, ■ témoignait davantage son affection et me donnait davantage de biscuits sous les oreillers et dans le tiroir ■ guérison. Je pleurais davantage maintenant que j'approchais de Santiago, où je ne la trouverais plus que morte, enterrée sous les sénevé mûrs et bruisants d'un pauvre cimetière.

Ma mère était décédée il y a deux <sup>mois</sup> à cette époque. C'est à Lima que je reçus la nouvelle de sa mort et j'appris par la même occasion que mon père ■ mes frères avaient entrepris le voyage jusqu'à une lointaine hacienda, propriété d'un de nos oncles, afin d'atténuer dans la mesure du possible la douleur causée par une perte aussi horrible. Ce domaine était situé dans une région de la montagne fort reculée, de l'autre côté ■ Marañón. ■ Santiago, j'allais m'y rendre, empruntant ■ sentiers sans fin ■ les hauts plateaux escarpés et à travers des forêts brûlantes et inconnues.

Soudain, ma monture se mit à souffler bruyamment. Portée par un petit vent léger, une abondante poussière de végétaux m'aveugla presque. C'était une moisson d'orge. Ensuite Santiago fut en vue, sur son plateau accidenté, avec ses toits châteaux très foncés sous le soleil déjà à l'horizon. On voyait encore, vers l'Est, ■ la limite d'un promontoire jaune-rouge, le caveau funéraire regrossi ■ cette heure par la sixième teinte du méridien ouest; moi je n'en pouvais plus et mon atroce chagrin redoublait, sans espoir de consolation.

J'atteignis le village à la tombée de la nuit. Je franchis le dernier coin et, en m'engageant dans la ■ où ■ trouvait notre maison, je pus apercevoir une personne assise, toute seule, sur le banc de pierre devant notre porte. Elle était seule. Très seule. A tel point que, étouffant le duel mystique de mon âme, elle ■ fit peur. Ce devait être également dû à la façon paisible, inerte, dont, à moitié gommée par la pénombre, sa silhouette était adossée au parement blanchi à la chaux du mur. Une agitation particulière de mes nerfs sécha mes larmes. J'avançai. Mon frère aîné, Angel, quitta le banc et me reçut, abandonné, dans ses bras. Cela faisait peu de jours qu'il était revenu de l'hacienda, pour affaires.

Ce soir-là, après un repas frugal, nous veillâmes jusqu'à l'aube. Je visitai les pièces d'habitation, les couloirs et les chambres de la maison; et Angel, bien qu'il fît des efforts visibles pour tempérer mon désir de parcourir la vieille demeure aimée, semblait également prendre plaisir à ce supplice ■ celui qui effectue ■ pèlerinage aux domaines hallucinants du passé le plus pur de la vie.

Pour ses quelques jours de passage à Santiago, Angel habitait à présent seul dans la maison où, d'après lui, tout était resté dans l'état où c'était à la mort de maman. Il me raconta aussi comment elle était dans les jours qui avaient précédé sa mort et comment s'était passée son agonie. Combien de fois, alors, l'étreinte fraternelle vivait ■ entrailles et renaissait de nouvelles gouttes de tendresse congelée et de pleurs!

-Ah, ■ garde-manger, où je demandais du pain à maman, en feignant de pleurnicher! -Et j'ouvris une petite porte, faites de simples planches disjointes.

Comme dans toutes les constructions rustiques de la sierra ■ péruvienne où, à chaque porte, correspond presque toujours ■ de pierre adossé à un mur, il y en avait un, au-delà du seuil que je venais ■ franchir, en l'occurrence le ■ inoubliable de mon enfance, sans doute refait et reblanchi au lait ■ choux d'innombrables fois. L'humble petite porte étant ouverte, nous y primes place et y déposâmes également la lanterne que nous portions. Sa lueur alla frapper de plein fouet le visage d'Angel qui, par moment, accusait la fatigue, ■ fur et à mesure que la nuit s'écoulait et que nous ravivions la plaie, au point qu'il m'apparût parfois presque transparent. En remarquant cela ■ de tels instants, je lui couvrais de caresses et de baisers les joues, envahies par une barbe naissante et sévères, qui étaient à nouveau trempées de larmes.

Un éclair, de ■ qui viennent de loin, ■ la saison estivale dans la sierra, mais non accompagné d'un coup de tonnerre, vida la nuit de sa substance. Me frottant vigoureusement les paupières, je ■ tournai vers Angel. Mais ni lui, ni ■ lanterne, ni le banc, ni rien n'était plus là. Je n'entendis plus rien, non plus. Je ■ sentis comme absent de tous les sens et réduit seulement à une pensée. J'eus l'impression d'être dans une tombe...

Ultérieurement, je revis mon frère, la lanterne, le banc.

mais je croyais à présent remarquer que le visage d'Angel était plus frais, comme paisible et -je me trompais peut-être-, on aurait dit, comme remis ■ son affliction et de ■ faiblesse antérieures. Je le répète, il s'agissait peut-être d'une façon ■ voir erronée ■ ■ part puisqu'un tel changement n'est même pas concevable.

-Il me semble encore la voir -poursuivis-je en sanglotant-, ne sachant qu'offrir et m'accusant: "Je t'y prends, petit menteur; tu prétends pleurer alors que tu es en train ■ rire sous cape". Et elle m'embrassait plus fort ■ vous tous, du fait que j'étais également le plus jeune!

Au terme de la douloureuse veillée, Angel m'apparut à nouveau très ébranlé et, ■ avant l'éclair, étonnement décharné. J'avais donc probablement été victime d'une erreur d'optique, due à l'éclair lumineux du météore, lorsque j'avais cru discerner dans sa physionomie un soulagement et une assurance qui, bien sûr, n'étaient pas imaginables.

L'aurore du jour suivant ne pointait pas ■ lorsque j'enfourchai ■ monture ■ que je partis pour l'hacienda, prenant congé d'Angel, qui restait quelques jours ■ plus à la maison, pour les affaires qui avaient motivé son arrivée à Santiago.

A la fin de la première journée de voyage, il m'arriva quelque chose d'inouï. A l'auberge, où je m'étais installé sur un banc pour me reposer, voici qu'une vieille femme, portant ■ la monture et me regardant avec effroi, me demanda soudain en me plaignant:

-Que vous est-il arrivé au visage, monsieur? On dirait qu'il est plein de sang! Mon Dieu!...

Je bondis de mon siège. En ■ regardant dans le miroir, je remarquai que ■ visage était effectivement couvert ■ petites taches de sang séché. Je fus secoué d'un frisson et voulus ■ fuir moi-même. Du sang? D'où ça? J'avais mis mon visage près de celui d'Angel, qui pleurait... Mais... Non... Non. D'où provenait ce sang? On comprendra la terreur et la panique qui éveillèrent mille pressentiments dans ma poitrine. Rien n'est comparable avec ■ coup ■ je reçus au cœur. Il n'y aura pas ■ plus de mots pour le traduire ni maintenant ni jamais. Et aujourd'hui, dans la pièce solitaire où j'écris, ■ trouve ce vieux sang, et mon visage enduit, et la vieille ■ l'auberge, et le journée, et mon frère qui pleure et que j'embrasse, et ma mère morte, et...

... En écrivant les lignes qui précèdent, j'ai fui sur ■ balcon comme une flèche, haletant et en proie ■ des sueurs froides. Tellement le souvenir de cette mystérieuse tache rouge est épouvantable et écrasant...

Oh, quelle nuit de cauchemar dans cette chaumière inoubliable, où l'image de ■ mère morte est apparue, alternant avec des scènes étranges qui volaient en éclats par le seul fait d'avoir été vues, ■ Angel, par exemple, qui pleurait des rubis vivants, à jamais!

Je poursuivis ma route. Après avoir trotté pendant une semaine dans la cordillère et dans les terres chaudes de montagne, après avoir franchi le Marañón, un matin, je finis par arriver dans les parages de l'hacienda. L'espace orageux était traversé par intermittences de coups de tonnerre lointains et d'éclaircies fugaces.

J'attachai ■ monture ■ un poteau proche de la grande porte de la maison qui ■ sur le chemin. Quelques chiens aboyèrent dans le calme paisible et triste de la montagne fuligineuse. Après combien de temps est-ce que je revenais maintenant dans cette demeure solitaire, enclavée entre les crevassees les plus profondes des forêts!

■ voix qui appelait et contenait en son sein celle des matins, ■ mi-chemin entre ■ voix jaseuse et alerte des oiseaux domestiques en émoi, parut être perçue de façon étrange par le solipède fatigué et tremblant, qui éternua à plusieurs reprises, tendit les oreilles presque horizontalement en avant et, se cabrant, tenta de m'arracher les brides de la main en faisant mine de s'échapper. L'énorme porte était fermée. ■ peut dire que je la touchai de façon presque machinale. Cette même voix continua ensuite de vibrer à l'intérieur ■ murs; et l'instant arriva où, les gigantesques battants du portail ■ déployant avec un grincement timide, ce timbre buccal vint s'arrêter à ■ vingt-six ans accomplis et ■ laisse brouillé avec l'Éternité. Les portes s'ouvrirent toutes grandes.

Hédez brièvement ■ cet événement incroyable, contradiction flagrante des lois de la vie et de la mort, dépassant toute possibilité; mot d'espoir et de foi entre l'abysse et l'infini, indéniable disjonction de lieu et de temps; nébuleuse qui fait pleurer d'inharmonieuses harmonies inconnissables: c'est ma mère en personne qui vint m'ouvrir!





"Deux textes... ont inspiré cette initiative. L'un est ce fragment philologique de Novalis... qui ébauche le thème de l'identification totale ■ un auteur déterminé. L'autre est un ■ ces livres..."

J. L. Borges

En revenant, ce jour de ■ 19..., ■ cette belle promenade de détente à ■ campagne, après avoir pris le dernier tram de l'après-midi, monsieur Samas et ■ famille résignées eurent la désagréable surprise ■ constater que la bestiole, celle-là même qui était censée être décédée le matin et qui, ■ dire ■ ■ servante, avait ■ été jetée à la poubelle, se tapissait ■ la table ■ ■ salle à manger, émettant des sifflements aigus qui réglaient sa respiration agitée de façon inopportune. Grete, qui avait été la dernière à être sur ses gardes, ne put s'empêcher de s'accrocher ■ toutes ses forces ■ bras de ■ père lorsqu'elle la reconnut, détournant simultanément la tête de cet objet qui lui inspirait ■ la répulsion, tandis que la mère, presque défaillante, se couvrait la bouche de ses mains, semblait subitement résignée ■ ce que les beaux projets qu'ils avaient tous trois échafaudés au cours ■ la journée ■ puissent jamais se réaliser: le déménagement dans un plus petit appartement moins coûteux, le ■ recherche d'un mari honorable pour Grete, le soulagement ■ souffrance injuste engendrée par la métamorphose du fils; tout s'écroulait, ■ soufflé par cette forte ■ piration animale qui provenait ■ dessous la table. Quant au père qui, ■ d'autres circonstances, aurait réagi énergiquement, il était tellement déconcerté que son visage n'accusa pas le coup. C'est ainsi qu'ils restèrent tous trois paralysés pendant un bon moment avant que la bestiole, qui avait battu en retraite lorsqu'elle avait ■ les trois membres de sa famille, eût complètement disparu ■ l'obscurité de sa chambre.

Monsieur ■ ferme alors la porte ■ rue derrière lui et, accablé par le poids d'une telle fatalité, il s'assit ■ la table, prenant en main ■ visage défiguré par une ■ bite résignation, qu'il sentit infiniment plus puissante que lui. Grete courut ■ la porte de la chambre ■ son frère et la ferma à ■ tour; elle prit ensuite place ■

côté de ■ mère, qui semblait sombrer dans la somnolence d'une douleur métaphysique.

Tous trois restèrent un long moment ainsi, absorbés par un silence que ■ les bruits espacés de la tranquille mais citadine Charlottenstrasse n'interrompirent pas. Ils ne cherchèrent aucune explication au phénomène -la contradiction était évidente, ■ exemple, entre la mort de Grégoire constatée le matin ■ ■ réapparition l'après-midi-, car le malheur familial était d'une ampleur telle qu'un élément négatif supplémentaire -se dirent-ils- n'altérerait en rien le fatidique ordre des choses qui avait frappé leur existence et auquel ils croyaient ingénument avoir échappé en cette journée champêtre, par des projets et ■ plans artificiellement ébauchés.

Grete, ■ son retour de la cuisine, dont elle rapportait trois assiettes ■ bouillon fumant, récemment réchauffé, ■ interrompre ce silence:

-Père, mère, je renonce! Je m'en vais! Je ne peux plus supporter cela! -dit-elle avec une voix lourde et épaisse, ■ apathique, grise.

La mère semble ne pas l'entendre ■ elle ne leva même ■ les yeux -bien qu'il soit possible qu'elle fut trop absorbée par ■ pensées circulaires, comme perdue dans ces rues ■ ■ où, fréquemment, elle cheminaient en esprit depuis le funeste événement-. Le père semblait pourtant souhaiter ■ interruption, cette négation du silence, ■ il en profite pour résumer la situation, à voix ■ ■ entrecoupée, ■ ■ trouver une solution rapide -s'il en existait une!- à cette tragédie qui, ce soir-là, dépassait les limites ■ de ■ qui était supportable.

■ dis ■ cela, Grete -réplique le père, en se penchant ■ la table-; tu oublies que je suis le chef ■ famille ■ que c'est à ■ de prendre les décisions.

Monsieur Samas semble adresser cette première phrase plus ■ lui-même qu'à ■ fille, car la pause par laquelle il la prolonge fut comme un laps de temps qu'il s'octroya pour y réfléchir. Monsieur Samas arrêta soudain, après ■ autre moment de silence, ■ cuillerée de bouillon à mi-chemin entre sa bouche et l'assiette, pour annoncer avec conviction sa décision finale:

-Nous ■ en allons! -dit-il avec sérénité et ■ hésitation; et, cherchant le regard approbateur de ■ famille,

Il ajouta: - Oui! Dès demain, en revenant de mon travail, je me mets à la recherche d'une maison. De n'importe quoi! Un appartement loin d'ici, en dehors de la ville si c'est possible. Et toi, Grete, tu fais de même!

Une partie de l'enthousiasme de la famille semble s'évanouir pendant un moment, bien que madame Samsa ne participât pas à cet optimisme forcé; la tranquillité, dans laquelle elle ingurgite pourtant le bouillon et, ultérieurement, un morceau de fromage, semble tout au moins ne pas être un signe de désapprobation. Ce soir-là, monsieur Samsa et sa fille restèrent à parler, fort avant dans la nuit, sans déjà plus se préoccuper de ce que l'on pût les entendre de l'autre pièce, où ils supposaient que Grégoire était l'oreille collée à la porte, à écouter - pour autant qu'il eût, bien sûr, conservé son sens de l'ouïe... -.

Quelques jours s'écoulèrent avant qu'ils ne trouvent un nouveau logement, tandis que les projets se développaient, éludant le point épineux du transfert de la bestiole, jusqu'au moment où Grete le soulevât en posant une question qui, par sa simplicité, en mettait la poide inéluctable en évidence. En voyant cependant son père se crispier à la seule mention du nom de Grégoire, et pressentant pour la même raison que les forces lui feraient défaut pour trouver la solution la plus appropriée, Grete s'empressa de déclarer:

- Nous pouvons difficilement l'abandonner; cela nous attirerait un scandale avec le propriétaire! Mais nous pouvons pas, non plus, comment dire... le supprimer... C'est Grégoire, père; mon frère, ton fils! Je pense que nous pourrions le conduire dans la cave du bâtiment, tu sais, dans cette pièce abandonnée à côté des chaudières, où je me réfugiais parfois pour jouer, lorsque j'étais petite; personne n'est jamais entré là; personne n'y pénétrera, j'en suis sûre. Oui, voilà, père! Là, il sera bien! Par ailleurs, nous voyons que Grégoire n'a pas besoin de manger, il ne le fait plus depuis un certain temps déjà. Il doit se nourrir de... - et Grete n'osa pas, sous le regard terrible que lui lança son père, compléter son idée où - qui sait? - Grégoire apparaissait happant des insectes au vol ou les extrayant des soubassements et des rainures du sol.

La solution approuvée, la manière de l'attraper fit également l'objet d'une soigneuse stratégie. Le père et la

fille songèrent à diverses modalités, qui étaient toutes engendrées par la crainte qu'éveillait en eux cet être maintenant étranger, qui s'était appelé Grégoire. Et ce fut à nouveau la fille qui, s'efforçant de trouver la solution la plus simple, proposa ce qui apparut en définitive comme le moyen de transfert le plus adéquat. Grete partit de la supposition que son frère avait encore conservé un certain degré de rationalité - le fait qu'il battait en retraite vers sa chambre lorsqu'il les voyait n'en était-il pas une preuve? - et que, s'il ne pouvait plus parler et qu'il lui était difficile de comprendre les membres de sa famille, Grégoire, en voyant, par exemple, une couffe vide qui était introduite dans sa chambre, se trainerait tôt ou tard dans sa direction.

Le répugnant tour de rôle, qui consistait à épier Grégoire par le trou de la serrure pour agir au moment opportun, finit par porter ses fruits: lorsque Grete la vit bien lové au fond du panier, elle appela aussitôt son père et, nantis d'une couffe encore plus grande, ils prirent la chambre presque d'assaut, couvrant un panier de l'autre. Ils perçurent des gémissements et des mouvements latéraux à l'intérieur du paquet et ils vécurent tous deux pendant un moment, avec la crainte et l'incertitude dans leurs gestes maladroits, un identique sentiment de dépravation, de méchanceté, qui les envahit complètement, leur faisant éprouver de la honte pour ce qu'ils ressentaient comme étant un crime, un fratricide et un "fillicide" à la fois.

Grégoire s'éveilla, avec une étrange sensation de froid dans les quelques pattes qui s'agitaient faiblement de contrôle, au contact d'un sol de pierre qu'elles ne connaissaient pas; mais, étant donné que cela faisait longtemps que leurs extrémités avaient cessé de remplir leurs fonctions, il fut agréablement surpris de constater qu'il y avait encore de la vie dans certaines parties inférieures de son corps. Il sentit également que le froid parcourait la cicatrice que lui avait faite l'objet incrusté dans son dos. Il se tourne alors lentement et perçut un léger rayon de lumière, qui filtrait par un soupirail de l'autre extrémité de la pièce. Cela dut lui prendre des heures - ces heures, ces temps qui, déjà, ne comptaient plus pour lui - pour arriver jusqu'au soupirail et, chemin faisant, il crut peu à peu

identifier l'endroit jusqu'à ce que, en se frottant par hasard, dans l'obscurité permanente de la cave, à un objet qu'il discerna, un jouet de sa soeur d'enfant un rat jaillit, épouvanté, il reconnût pleinement l'ancien refuge d'enfance de Grete.

En contrebas même du soupirail, qui donnait à ras du trottoir de la Charlottenstrasse, s'amoncelaient des caissons en bois que Grégoire se proposait d'escalader afin de s'installer définitivement en face de cette nouvelle fenêtre. Il sut qu'il avait mis des jours entiers pour mener à bien son entreprise, car il en vit la succession des changements entre la lumière naturelle et cette autre, celle du réverbère, qu'il aurait pu décrire avec précision sans même la voir, tant sa familiarité avec cette timide sentinelle nocturne, qu'il connaissait depuis tant d'années, était grande, depuis que sa famille avait déménagé là, en raison de la faillite du commerce de son père, lorsqu'il avait dû les prendre à sa charge tous les quatre.

Il tomba plusieurs fois à la renversée, échouant sur ses tentatives, mais rien ne lui aurait été plus agréable que de se rompre le cou, car ce fut peut-être ce sentiment d'abandon devant la mort qui lui donna le courage nécessaire pour se maintenir en vie. Et lorsque Grégoire Samma, couché sur son flanc gauche, les pattes pendantes dans le vide, vit, ce matin-là, l'instant précis de l'aube où le réverbère sur la rue s'éteignait et où le premier tram de la journée passait devant le bâtiment, il remarqua également, avec une surprise, malgré sa fatigue, qu'il avait recouvré la vue car il parvenait aussi à percevoir le mur laiteux de l'hôpital d'en face. Une légère bruine humidifia alors ses paupières, chose qui ne manqua pas de l'importuner car, sachant que plusieurs de ses membres inférieurs étaient depuis longtemps empêtrés dans des excréments -qui remontaient à l'époque où il s'alimentait encore- et dans la saleté prolongée de son corps lui-même et de son entourage, il songea que la pluie ne ferait qu'accentuer la décrépitude de ses facultés déjà précaires; il se dit qu'il préférerait pourtant courir ce risque que gêner, à l'abri de la pluie et des intempéries naturelles d'un climat -c'est certain- hostile aux infirmes, au fond d'une cave dans l'attente d'une mort qui semblait ne pas se préoccuper de lui ou, pour le moins, l'avoir oublié.

Grégoire Samma remarqua, dans les jours qui suivirent, qu'il recouvrait partiellement ses sens, ce qu'il attribua,

bien sûr, à sa nouvelle situation; privé de la faculté de dialoguer, unique stimulant -pensait-il- de la réflexion qui nous maintient alerte, il se dit que le milieu ambiant pouvait fort bien pourvoir au remplacement de celle-ci; ainsi, sa nouvelle situation lui permettait d'autant moins d'avoir un contact indirect, lointain, à jamais distant -c'est certain-, avec les gens, avec ce genre humain auquel -il le présentait- il avait cessé d'appartenir. Pouvant se passer complètement de nourriture et de repos -dans l'acception de sommeil-, ce qui -se dit-il- le différenciait des animaux (se trouvait-il par hasard à mi-chemin entre l'être humain et ses origines? -se prit-il à songer une fois), Grégoire Samma sentit la tranquillité de son inexorable destin: voir à travers le soupirail, sans être jamais vu, le spectacle quotidien des gens, dans leurs diverses attitudes et manières, dans leurs tailles et couleurs variées, les sentant, les regardant dans leurs positions les plus dénuées d'inhibition. Et, se souvenant de ce qu'un jour il avait pensé, là-haut, dans sa chambre à coucher, en regardant avec déplaisir la triste figure de la Charlottenstrasse, rendue exiguë par ce monstrueux hôpital, que dans n'importe quelle rue du monde, à un moment quelconque de son insouciance histoire, survenaient tous les événements, bons et mauvais, dont était capable l'être humain, en quoi chaque rue était exceptionnelle -une idée qui avait découlé de cette autre selon laquelle tous les hommes se reflètent dans chaque homme-. Il sentit, en fin de compte, que le besoin pressant de se jucher au sommet de ces caisses, le visage collé au soupirail, n'avait pas été si extravagant que cela.

Longtemps, le spectacle de passants et d'automobiles, de trams et de charrettes tirées par des chevaux, ne sortit pas d'une vulgarité visqueuse que, à défaut d'être en possession de toutes ses facultés, Grégoire avait cessé de percevoir dans toute son ampleur car, même le quotidien -il l'apprit de son poste d'observation- présente des caractéristiques particulières, régies par des lois et des rites propres. L'idée le réconforta et le réanima toutes les fois où, découragé par les luttes constantes qu'il devait entreprendre contre des insectes et des rongeurs de diverses espèces, il était sur le point de se laisser chasser de son territoire.



Un jour, la dépression fut telle -sentiment qu'il pen-

sait par ailleurs avoir oublié en même temps que tant d'au-  
tres- qu'il fut sur le point de se pencher en arrière pour  
se laisser tomber et aller s'écraser dans la pierre en con-  
trebas. Ce devait être un crépuscule -car Grégoire Samas  
était arrivé à établir une rudimentaire échelle de la di-  
vision du temps, qui se basait sur les vagues souvenirs

qu'il restaient dans sa mémoire, mais et dans sa tête-  
lorsqu'il entendait une voix féminine prononcer, gênée, dou-  
levassent, le prénom Grégoire. Il fut surpris -ou cru  
être surpris- en entendant cette conjonction de mots qui,  
en trois syllabes, l'avait identifié pendant tant d'années.  
Il chercha alors à regarder dans la direction où il enten-  
dait les voix, un moment où, presque au face de la grille,  
une femme et un homme, tous deux d'un âge avancé, tenaient  
chacun un enfant par la main, s'arrêtaient pour parler.

Il entendit la femme qui, après avoir réprimé le garçon-  
net, qui se prélassait Grégoire, pour une espérance quel-  
conque qu'il venait de commettre, lui dit qu'elle avait  
vécu dans cette maison presque jusqu'à la mort de son po-  
rent et de son frère, il y avait eu longues années, tan-  
tôt que l'homme disait à la fille qu'il tenait par le

-Tu vois, Grèce, le grand-mère a tenu sa promesse de te  
conduire à l'école, maison où elle a vécu en compagnie  
de ses sœurs, de son frère, celui en uniforme, le  
photo que tu aimes tant...  
A partir de ce moment, à partir de cette expérience,  
plus auditive que visuelle, car Grégoire avait à peine en-  
tré les paraboles qu'il connaissait l'intuition, à  
partir de cet instant qu'il, pour lui, connaissait un autre in-  
stant, Grégoire se mit à vivre des situations qui, bien  
qu'elles fussent à coup sûr fortement espacées dans le  
temps, furent pour lui une succession presque continue  
d'événements qu'il se fit un réflexe sur le malheur supposé  
une représentait pour lui cette métamorphose continue, et

Une nuit où, lassé du silence sépulchral de la Charlot-  
terrasse, il passait son temps à observer une araignée  
qui prenait au piège un insecte en l'attirant au centre de  
sa toile -qui, par hasard, était tendue dans son dos, entre  
les deux lavées et au-dessus de sa blessure béante-, Gré-

goire entendit très près de lui, l'extérieur, une forte

respiration intermittente qui était son attention; il  
écoute alors et vit un homme qui, alternant ses mouvements  
de souffles presque basiques, violait une femme qui gisait  
inerte, à côté de l'égoût du coin; lorsque l'homme eut ter-  
miné, il se vit se lever, froter les genoux et s'écrouler en-  
dessous de son position et, sur un geste aux alentours  
de son cou, par lequel il semblait nouer une cravate, s'é-  
loigner lentement, traquillément, pour se perdre dans une  
des venelles de la nuit.

Une autre fois, Grégoire Samas fut témoin d'une conver-  
sation incendiaire entre deux hommes qui, évoluant jusqu'à  
l'extrême les plus vives injures, aboutit à une fixe  
attention où ils se mirent à jouer du coude, à un mo-  
ment donné, lors d'un de ces réflexes instantanés des faul-  
xes juissent par interminable lorsque la lumière du réver-  
ber les lachait, Grégoire vit qu'un des hommes, chancelant,  
essayait vainement d'envoyer le flot de ses entrailles qui  
s'échappaient tumultueusement entre ses doigts, se répan-

der plus tard, baignés dans une indescriptible flaque de sang  
et de tripes, qui fit que Grégoire ferma instinctivement  
les yeux -une habitude, celle de bécoter les pupilles,  
qu'il croyait avoir également oubliées-  
C'est ainsi que Grégoire Samas, assis, de son poste  
d'observation privilégié, à des scènes qui allaient des cas  
d'urgence les plus pathétiques qui franchissaient le por-  
tail de l'hôpital d'en face -transformé avec le temps en  
une clinique d'assistance publique et de premiers soins-  
jusqu'aux incursions journalières de milliers de gens qui  
luttaient pour prendre la rue de cinq heures, écrasés par  
la bureaucratie de leurs existences insignifiantes, en pas-  
sant ces rendez-vous manqués, s'écrasant par les hauberts  
qui laissaient, abandonnés et blessés, les fugaces lili-

lions brisés des attentes déçues à côté du gardien il-  
lumine de la Charlotterrasse.  
Grégoire Samas commençait à penser que son destin n'avait  
après tout, pas été si malheureux et que sa répugnante méte-

morphose l'avait peut-être préservé de tant de dangers,  
qu'il aurait couru à chaque instant des conditions  
normales de vie, quand, en quelques jours, une palissade en  
bois s'éleva autour de l'immeuble où se trouvait son refuge,

le privent pour toujours du spectacle de la vie qui jusqu'alors -ce fut à ce moment qu'il le comprit réellement- lui avait insufflé la vie.

Il n'eut pas grand-peine à imaginer -en se souvenant vaguement du passage, comment, comme enfant, il s'arrêtait pour regarder les constructions qui, tant de fois, avaient été responsables de ses arrivées tardives en classe-, ce qui l'attendait à court terme. Et ce matin-là, lorsqu'il perçut le bruit des machines qui couvraient les voix des ouvriers évacuant rapidement les alentours et qu'il entendit un grand fracas de pierres et de briques qui s'écroulaient, tandis que les murs de la cave se déformaient et se crevassaient, Grégoire Senza songea, en se réconciliant pour la dernière fois avec lui-même, que le prix qu'il devait payer ne devait pas être moindre pour tant d'années de paix et de tranquillité accumulées, depuis qu'un matin, il y avait si longtemps, il avait cessé de se rendre à son travail et que sa vie -si on pouvait l'appeler ainsi- s'était par bonheur transformée à jamais.

---

Collection "IDES... ET AUTRES", série "FANTASTIQUE":

- N° 3: "Fictions d'Amérique Latine" (anthologie)
- N° 5: "SF et fantastique allemands" (anthologie)
- N° 6: "Paralittératures de la péninsule ibérique" (id.)
- N° 10: "Labyrinthes en mau trouble", recueil de textes de Pablo Levrero (Uruguay)
- N° 8P: "H. P. Lovecraft inédit/Fantastique et mythologie modernes"/Jacques H. Herp (textes + essai)
- N° 21: "Amérique Latine fantastique" (anthologie)
- N° 23: "La pierre dans l'eau"/H. Belevan (roman péruvien)
- N° 26: "Pérou fantastique" (anthologie)
- N° 27: "Théorie du fantastique"/H. Belevan (essai)
- N° 29-30: "Espagne fantastique" (anthologie)